A GORE HURLANT N°5

10 ans plus tard… A Gore Hurlant, même pas mort ! Quelques braises et années plus tard, le Froid prend place et taille sa route. Alors il aura mis du temps à voir le jour mais à défaut de sentir le réchauffé, il sera d'humeur rafraichissante voire franchement glaciale.

Pas la peine d'essayer de faire monter la température, ce sera pour plus tard, les dés sont jetés et le climat propice à la chair de poule. Au menu corps refroidis, musiques froides, froid géographique, littérature macabre ou nordiquement froide, cryogénisation, hypothermie, bref, de quoi feuilleter peinard avec une petite Marie Brizard, une pinte bien fraîche ou en suçotant les pissenlits par la racine, à toi de voir.

« M'amuser non seulement avec les vivants, mais aussi avec les morts, a toujours excité mon imagination. C'est un fait bien connu que je n'ai pas le pouvoir de les ressusciter. Cela, seul le Tout-Puissant est capable de l'accomplir. Néanmoins je peux, moi, l'esprit du mal, infuser, pour une courte période, un souffle de vie à un cadavre et l'envoyer errer parmi les vivants. Malheur à lui, le pauvre ! Il n'est ni mort, ni vivant, il existe à une sorte de frontière entre les deux. Quel plaisir pour moi d'observer un cadavre en train de manger, de se faire du souci, de se marier, de pêcher, sans se douter le moins du monde de son état et trompant ainsi les autres et lui-même. Quand le jeu devient ennuyeux, j'y mets fin : « Rentrez dans votre sépulture, monsieur le cadavre, en voilà assez de vos plaisanteries. » Et le cadavre s'effondre en poussière, car, pendant tout le temps qu'il se promenait, il continuait à pourrir quand même. »

Isaac Bashevis Singer, La couronne de plume et autres nouvelles

Contact Alice agorehurlant@nordwaves.fr

Infos, téléchargement du fanzine & presque-news : agorehurlant.com

Juin 2023—ISSN 1969-8437

se cailler les miches – être gelé – se transformer en glaçon – se peler le jonc – ça meule sec – il gèle à pierre fendre – froid comme le marbre…

HYPOTHERMIE

Quand il pèle et que ça tourne mal, l'hypothermie se met à table.

L'hypothermie, c'est quand la chaleur vient à manquer de façon sérieusement critique dans le corps. Concrètement, en deçà de 35°, la pression artérielle et la fréquence cardiaque commencent à s'emballer pendant que le cerveau se met un peu en off, provoquant difficulté d'élocution voire amnésie. Quand ça se gâte encore un peu plus, le ralentissement global continue jusqu'au coma, la peau se marbre, puis des apnées peuvent s'inviter et laisser planer un état de mort apparente. Si les soins n'interviennent pas à temps, la mort peut vous cueillir, vous laissant ainsi complètement refroidi.

hypothermie n.f.
hypothermia
Température centrale inférieure à 36°C chez l'Homme.
L'hypothermie ralentit toutes les réactions biochimiques (loi du Q 10) et entraîne une diminution d'affinité de l'hémoglobine pour l'oxygène et une réduction d'activité des ferments respiratoires cellulaires : il en résulte une hypoxie tissulaire.
En médecine d'urgence, ce phénomène doit être pris en considération surtout en présence d'autres facteurs d'hypoxie (notamment une hémorragie) : un blessé doit être soustrait le plus vite possible à l'effet du froid qui favorise l'apparition de l'état de choc (isoler la victime du sol et la couvrir, donner de l'oxygène, utiliser des ambulances chauffées pour le transport). En salle d'opération, l'hypothermie a les mêmes effets défavorables.
Un coma profond avec hypertonie, aréflexie, ralentissements respiratoire et cardiaque, troubles du rythme et anomalies métaboliques, est observé dans les grandes hypothermies (inférieures à 30° C). Il conduit parfois à un tableau de mort cérébrale qui peut être curable.
Cet état peut être lié à une cause accidentelle, mais aussi à une imprégnation éthylique ou à une intoxication médicamenteuse plus fréquente chez les personnes âgées (barbituriques, benzodiazépines, neuroleptiques) qui inhibe les centres thermorégulateurs.
Étym. gr. *hupo :* sous ; *thermê :* chaleur

« Il se remet à genoux, arrache sa vareuse, tente en vain d'en revêtir Bárður, lui frictionne le visage, lui frappe les épaules, réchauffe ses yeux de son haleine car c'est là que réside la vie, il appelle, il frappe encore, il frictionne plus fort, mais rien n'y fait, c'est inutile, Bárður a cessé de voir, ses yeux n'ont plus aucune expression. Le gamin a enlevé ses moufles, il frotte le visage glacé de son ami, le fixe dans les yeux, lui dit quelque chose, lui caresse les joues, les frappe, hurle et attend un instant, murmure, mais rien ne se produit, le lien qui les unissait s'est rompu, le froid a placé Bárður sous son emprise. Le gamin jette un œil en arrière sur les quatre hommes qui luttent pour avoir la vie sauve, unis dans la bataille, il regarde à nouveau Bárður, tout seul, plus personne ne l'atteint, en dehors du froid. »
Jon Kalman Stefansson, *Entre ciel et terre*

Déshabillage paradoxal
Alors qu'au moindre frisson, certain.e.s ajoutent un pull ou s'emparent d'un plaid, on constate que certaines victimes d'hypothermie, à l'inverse, se désapent entièrement.
Lorsque le corps est en hypothermie, il développe des parades et réorganise les rôles pour maintenir l'irrigation des organes vitaux, ayant pour effet notamment d'améliorer l'afflux sanguin aux extrémités et à la surface du corps. La chaleur éprouvée laisse alors le frigorifié s'imaginer dans un cotonneux sentiment de chaleur intense, le poussant à retirer ses fringues, ayant pour effet, forcément, de continuer à faire baisser la température du corps, le paradoxe étant ainsi atteint…

« C'est ainsi que la mort prend les hommes dans le froid : en douceur, sans heurt, comme un sommeil éternel. Juste le cœur qui s'arrête. Ça ne fait même pas mal. »
Sandrine Collette, *Six fourmis blanches*

THANATOPRAXIE L'ART DE DÉJOUER LA PUTRÉFACTION

NICOLAS DELESTRE, c'est un peu le couteau-suisse de la thanatopraxie. Thanatopracteur, passionné par la préservation des corps et érudit en la matière, enseignant, chercheur, collectionneur… Il n'a de cesse d'ouvrir des portes pour lever les tabous qui résident et persistent autour de la mort, bref il veut qu'on en cause, que les choses se sachent et que les tabous en prennent pour leur grade.

Pour commencer, peux-tu nous faire un petit topo sur ce qui t'a mené à la thanatopraxie ?

A la base j'étais informaticien, spécialisé dans la sécurité des systèmes informatiques. Ce qui m'a amené là, c'est une passion pour l'histoire et la momification historique. J'ai eu la chance de commencer une formation à la faculté de médecine de Lyon à une période où c'était un peu compliqué en thanatopraxie. Je faisais depuis pas mal de temps des recherches historiques sur le sujet. J'ai sorti mon premier livre sur l'histoire de l'embaumement un peu après, et puis j'ai intéressé un thanatopracteur, Michel Guénanten, décédé en 2019, qui était la référence en thanatopraxie et qui m'a pris sous son aile. Du coup, je me suis intéressé à la thanatoplastie et à la reconstruction faciale post-mortem, puis Michel m'a confié l'école de formation des thanatopracteurs, l'AFITT. Je dirige donc cette école, et je dirige également les formations de reconstitution faciale post-mortem extrême de la faculté de médecine d'Angers, j'enseigne également en quatrième année de médecine légale à la faculté de médecine de Lyon. Je suis aussi directeur d'une collection aux éditions Fage, et en 2021 j'ai créé et dirige depuis la maison AFITT édition, qui publie des livres à l'usage de l'enseignement bien-sûr mais aussi des romans fictions et une série polar historique qui débute très bien.

Et du coup tu pratiques toujours en tant que thanatopracteur ?

Non pas du tout, moi je suis un thanatopracteur universitaire. Je pratique sur les dons de corps. Moi mon but c'est de faire évoluer la science de la thanatopraxie, donc effectivement, je ne travaille pas au quotidien sur les corps civils. Je m'intéresse à l'évolution de la thanatopraxie et à la formation des thanatopracteurs.

D'ailleurs comment le protocole de préservation des corps a t-il évolué dans le temps ?

Le protocole de conservation des corps que l'on utilise actuellement, on peut dire que sa base date de 1840, après, elle n'a pas tellement évolué finalement. Tout ce qui a évolué c'est la ponction cardiaque qui est quelque chose de typiquement français. Le geste en lui-même n'évolue pas, les produits non plus, il faudra à terme qu'ils évoluent parce que le formol arrive à ses fins. Techniquement parlant, le formol est un produit extrêmement puissant, extrêmement efficace, le souci vient de l'évolution des mœurs, avec la volonté de préserver l'environnement, puisque c'est extrêmement polluant.

Il y a deux phases essentielles dans la préservation du corps, la première phase est hygiénique, c'est-à-dire réaliser l'asepsie du corps, et la deuxième c'est faciliter l'œil par-rapport à la présentation du corps du défunt, qui est représenté d'une façon plus ou moins standardisée ou acceptable. Avec la mort, beaucoup de choses changent. Le visuel change, l'odeur change, etc, la thanatopraxie a pour but de reconstruire de façon on va dire virtuelle des sens qui ont disparus. Le but de la reconstitution de ces sens est de favoriser un dernier dialogue entre le défunt et sa famille. La mort c'est quelque chose d'extrêmement subit, on ne peut pas prédire la mort, la plupart du temps évidemment, quand on travaille dans le secteur médicalisé on peut le prédire mais ça reste quelque chose d'extrêmement subi et il y a toujours des non-dits, et le but de la thanatopraxie c'est aussi de favoriser l'évacuation de ces non-dits, de permettre un dialogue entre la famille et le défunt. Et ça facilite le deuil.

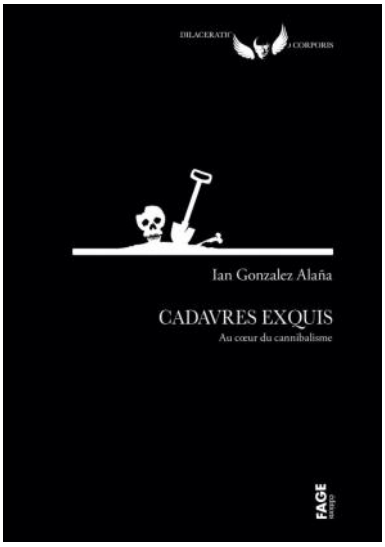
Qu'en est-il du site embaumement.com ?

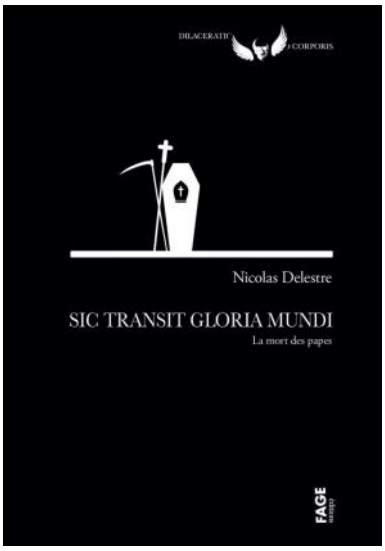
J'ai créé le site embaumement.com et l'intégralité de sa structure. Je m'occupais d'un musée à Lyon, le musée Testut Latarjet d'anatomie. J'avais besoin d'étudier et je m'étais associé à pas mal de chercheurs, et on a décidé de créer une structure pour faciliter ça, et surtout pour parler de l'embaumement car rien n'existait. Donc on s'est dit qu'on allait mettre gratuitement à disposition des gens tout ce qu'on trouvait. On s'est donc mis à faire des recherches, trouver des documents, rassembler des biographies de chercheurs, etc. Au fur et à mesure, pas mal de gens se sont greffés dessus et on a pu développer des choses.
Embaumement.com ça reste notre structure de base, qui fonctionne encore, on publie encore dessus même si nous avons maintenant d'autres médiums de publication.

Et cette collection de livres édités chez Fage, Dilaceratio corporis. Quelle était l'idée au départ et comment les sujets viennent-ils sur la table ?

J'avais déjà sorti plusieurs livres avant, puisque j'avais déjà travaillé pour les éditions Murmure sur l'embaumement, les imputrescibles et j'avais fait du scénario de BD auparavant, toujours sur le sujet de la médecine, et Dilaceratio Corporis s'est formé un soir de dédicace où l'éditeur est venu me rencontrer pour me demander si je souhaitais faire quelque chose avec eux. Ça faisait un moment que j'avais envie de faire une collection qui serait une sorte de *Que sais-je* de la mort. Nous sommes tombés d'accord avec l'éditeur sur le principe que je serais libre des auteurs et de la ligne éditoriale et j'ai accepté de dirigé cette collection. J'ai voulu y mettre les livres que j'aurais aimé pouvoir lire et qui n'existaient pas. On fonctionne d'une façon un peu particulière, je définis les thèmes, j'écris les thèmes que j'ai envie de lire, et puis après je vais chercher l'auteur qui colle. Mais à la base, je définis d'abord le thème car nous recevons énormément de demandes, je veux garder une ligne directrice très particulière.

Quand on a commencé l'enseignement de la thanatopraxie, on s'est rendu compte que les formations ne permettaient pas aux thanatopracteurs de voir autre chose que la thanatorpraxie. Ils restaient extrêmement centrés sur ce thème-là, et tout ce qui était l'histoire de l'embaumement, l'anthropologie funéraire, etc, ils n'y touchaient jamais. Ce n'est pas que ça ne les intéressait pas, c'est qu'on ne leur donnait pas accès à ça, parce que c'est extrêmement complexe. Lorsque vous voulez vous intéresser à l'anthropologie funéraire ou à la médecine légale, vous vous trouvez face à des ouvrages très poussés avec des termes très techniques. Je suis passionné de médecine légale, et quand on s'intéresse aux traités de médecine légale, il faut avoir une grosse formation scientifique pour arriver à comprendre ça. Et on s'est demandé pourquoi





les thanato, les conseillers funéraires ou quiconque s'intéresse un peu à la mort n'aurait pas droit à son traité de médecine légale. On a trouvé un médecin légiste, Michel Durigon, et on lui a proposé le projet. Pourquoi ne pas sortir de cette espèce de carcan « la science aux scientifiques et les autres peuvent aller se brosser », on voulait que tout le monde ait accès à un maximum de connaissances, parce qu'un thanatopracteur, s'il devient un thanatopracteur complet, non seulement il durera, car il pourra puiser dans cette culture la force pour exercer ce métier, et en plus il saura vraiment pourquoi il fait ça. La thanatopraxie, ce n'est pas anodin, c'est pas un job du quotidien, c'est quelque chose d'extrêmement particulier, et il faut arriver à trouver une force pour faire ça, et cette force on peut aussi la puiser dans la culture. On peut la puiser dans ce qui nous entoure, dans l'anthropologie, les sciences, l'histoire, et c'est ça qui à mes yeux forme un bon thanatopracteur. Il a ainsi une vision plus globale de son métier. Alors évidemment, on n'est pas là pour former des médecins, les thanatopracteurs ne sont pas des médecins, mais plus ils en seront scientifiquement parlant, plus ils seront aptes à savoir ce qu'ils font, et plus ils pourront faire évoluer leur science.

C'est comme tout, si vous restez centré sur ce que vous faites et exercez de façon mécanique, ça devient harassant, surtout dans des conditions telles que les nôtres actuellement, vous en arrivez à être surchargé de travail et à ne plus savoir pourquoi vous le faites. Et à force de ne plus savoir pourquoi on le fait, on en oublie qu'on traite l'intime, on oublie qu'on entre dans le cercle d'une famille, même si on reste transparent, et du coup on en devient brutal. Alors lorsque l'on sait pourquoi on le fait, lorsque l'on recherche autre chose qu'un métier simple, on garde toujours ça en tête. Et je le vois dans les thanatopracteurs que l'on forme, on a fait évoluer l'école en ajoutant plus de culture, on leur fait visiter des musées, etc, pour arriver à leur faire un cocon culturel autour de la thanatopraxie, et bien l'apprentissage est plus simple pour eux, et en plus ils savent pourquoi ils le font. Alors qu'à la base ils arrivent en disant, je veux être thanato parce que j'ai vu le corps de ma grand-mère, sauf que ça c'est pas une motivation qui va vous suivre pendant 30 ans de métier.

On a essayé plein de choses, des conférences, des séminaires, gratuits, ouverts à tous… En tant qu'informaticien de base, j'étais totalement dans la philosophie Linux, du partage gratuit, etc. Et quand je suis entré dans la mort, on s'est rendu compte que tout était extrêmement payant, verrouillé, et on s'est dit, on va essayer d'ouvrir un peu tout ça. On a donc fait des conférences gratuites, des grands scientifiques, des grands artistes, on a essayé de mélanger un peu tout le monde pour faire venir des gens et ça a fonctionné aussi comme ça. Et c'est aussi pour ça quand on a monté la collection, qu'on a négocié avec l'éditeur en disant qu'on ne voulait pas que ça dépasse une certaine somme, il faut que ça reste accessible pour les gens, parce qu'on s'est dit que si on se retrouve avec des livres à 45 euros à chaque fois, ça sert à rien. Autant leur faire des

Zaccaria Ripp (Lucky Luke)

livres calibrés à 90000 signes, avec un certain nombre de pages… effectivement à la sortie du livre parfois les gens sont sur leur fin mais c'est ce qu'il faut. Pour 9€ ils ont l'ouverture de la chose et ils peuvent ensuite aller voir plus loin. S'ils prennent un livre qui fait 50€ d'entrée de jeu mais qu'au bout de la dixième page ça ne les intéresse pas, ce thème-là ils ne le traiteront plus jamais. Alors qu'un livre qui vaut 9€ et qui est facile d'accès, car on demande à nos auteurs d'être facile d'accès, ça permet de laisser la possibilité aux gens à la sortie du livre, de creuser un peu plus s'ils le souhaitent.

Le but, c'est que les gens se sentent bien dans un métier qui est complexe. Alors évidemment c'est facile à dire, et puis on peut nous reprocher d'avoir une vision que l'on veut imposer à tout le monde, mais pas du tout, on est super ouvert à tout. On travaille avec des artistes, comme Nathalie Latour, avec des personnes du cinéma pour tout ce qui est prothèses, on essaie en permanence de faire évoluer les choses et on est ouvert à tous les principes. Tout ce qu'on veut c'est que le débat se fasse. Tout le monde est persuadé que la mort est un tabou mais en fait pas du tout. Il y a une chape de plomb qui fait que tout est verrouillé. Il ne faut pas oublier que la mort c'est une manne financière phénoménale, et du coup il y a toujours eu volonté de dire que c'est un tabou, psychologique ou sociologique mais absolument pas. Les gens veulent discuter de la mort, à chaque fois que je fais une conférence, les gens viennent pour discuter de la mort sans aucun problème.

Et à côté de ça, comme tu le disais, tu diriges également l'AFITT, école de formation des thanatopracteurs, ainsi que la maison d'édition qui y est rattachée, qui mise à la fois sur la formation et sur la Mort de façon plus générale. Quels types de livres y trouve-t-on ?

Les livres destinés à l'enseignement de la thanatopraxie étaient très restreint. Mis à part la référence "Pratique de la thanatopraxie", réalisé en 2013 par Michel Durigon et Michel Guénanten et auquel j'ai apporté ma pierre à l'édifice à chacune des rééditions suivantes, il n'existait aucun ouvrage dédié spécifiquement aux thanatopracteurs. J'ai donc décidé d'en créer un pour chaque matière et thème abordés dans la formation, en les faisant écrire systématiquement par des personnes qualifiées dans l'enseignement et dans chaque domaine spécifique. Puis, étant un passionné, j'ai voulu atteindre le grand public et partager avec lui ce domaine si spécial par le biais du polar, du roman noir et du roman historique. J'ai confié la direction fiction des éditions AFITT à un ami, thanatopracteur, auteur et qui à déjà bien roulé sa bosse dans le domaine de l'édition, Stanislas Petrosky. Avec ce projet, nous avons à cœur de proposer des histoires fiables, dans la réalité scientifique et technique des époques abordées. Nous en sommes aujourd'hui à 4 ouvrages one-shot roman polar/noir, et cette année arrive le tome 2 de la grande série des affaires de L'imminent Alexandre Lacassagne. Le tome 1 dédié à L'affaire de l'île Barbe à Lyon à rencontré un franc succès et nous nous appliquons à ce que la suite de cette série soit d'aussi bonne qualité. Nous avons également sorti un gros ouvrage, richement illustré, dédié à l'histoire de la police Scientifique "Par L'encre et le sang", écrit par Amos Frappa, docteur en Histoire, et en étroite collaboration avec La Police Scientifique elle-même.

Et donc, quel est le public et le lectorat ?

Nous on a de tout, à chaque fois. On veut être inclusif au maximum. On a des spécialistes qui viennent, on n'est pas toujours d'accord sur nos visions de la thanatopraxie mais c'est pas grave, on en parle. Mais ce qui m'inquiète, c'est quand j'ai des personnes âgées qui viennent… Par exemple à un moment j'ai voulu ouvrir encore plus, pour accéder à des jeunes, alors j'ai contacté la Japan Touch, la grand-messe du manga, et ils faisaient en même temps quelque chose autour de la science à Lyon, et je leur ai proposé une exposition. Je suis collectionneur de matériel d'embaumement ancien, j'ai la plus grosse collection de matériel à ce niveau-là et du coup je leur ai proposé une exposition gratuite, à la seule condition que je puisse être là pour discuter avec les gens. J'ai donc créé une exposition pour la Japan Touch en étant sur place pour discuter avec les gens et là j'ai un couple de gens d'une cinquantaine d'années qui arrive en me disant, écoutez monsieur, « on a vu la publicité et on voulait vous voir car nous voudrions faire don de notre corps à la science, on est atteint d'une maladie, on n'en a plus pour très long-

Le mort—estampe Henri Guérard, 1890

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

temps et on voudrait faire don de notre corps mais on ne sait pas où aller. » Donc ça en arrive à des points comme ça où des gens ont dû payer leur entrée à la Japan Touch pour savoir comment donner leur corps à la science. Et je me suis dit, là il y a un problème. Parce que si les gens ne savent pas comment ça se fait, dans quelles conditions, où s'adresser, c'est pareil pour la thanato, c'est tellement verrouillé que personne n'a l'info. Du coup on a commencé à faire de plus en plus de conférences, à en parler de plus en plus, on s'est rendu compte que les médecins légistes étaient à fond derrière nous car ils en ont marre, car la médecine légale c'est comme la thanato, il y a tellement de mythes et légendes que personne ne sait quoi dire, donc systématiquement on avait des médecins légistes qui débarquaient à nos conférences pour parler aussi, des artistes, des médecins tout court, on a commencé à faire venir plein de gens en se disant que ça allait être un espace de dialogue, de discussion, comme il y avait un peu pendant un temps, comme Les cafés de la mort sur Valenciennes. Nous on s'est dit qu'on allait le faire dans un amphithéâtre, des facultés ou dans un bar, le tout c'est que ce soit gratuit à l'entrée et qu'on puisse tous discuter tous ensemble un bon moment. Et puis ça a marché. Systématiquement ça a été plein, à Lyon il y avait quand même 300 personnes dans l'amphithéâtre, et ça partait dans tous les sens. Et c'était formidable. On avait la personne âgée qui expliquait que son fils avait été autopsié suite à un accident de voiture et voulait savoir ce qui s'était passé parce que la famille n'avait pas osé poser la question au médecin légiste et puis les pompes funèbres ne savent pas forcément. Honnêtement la formation des conseillers funéraires est plus ou moins acceptable, alors je ne leur reproche rien, il y a des formations qui sont exceptionnelles. Nous on est dans l'optique que la mort, il faut la partager. La mort c'est un enjeu de société, un enjeu collectif, avec des particularités individuelles évidemment mais c'est un enjeu collectif et il y a de la place pour tout le monde dedans. Par exemple pour la collection Dilaceratio corporis, il y a un exemplaire sur le vaudou qui a été écrit par une thanatopractrice française qui est également prêtresse vaudou d'un haut niveau et qui souhaitait, parce qu'il y a de plus en plus de demandes, pouvoir proposer aux familles d'associer quelques rites vaudou de la mort à ses soins de thanatopraxie. Et elle ne trouvait aucun espace pour le faire. On a discuté avec elle, on a vu qu'elle n'était pas partie dans un délire, donc on lui a proposé de publier ce bouquin pour essayer de lui donner un petit retour.

Pour ce qui est de nos ouvrages chez AFITT éditions, nous avons ressenti un réel rapprochement avec le grand public, notamment lors de nos participations à de nombreux salons littéraires et conférences, des personnalités très variés, dans la profession ou non, avec qui discuter de la mort dans tout ces aspects se faisait sans problème et avec un intéressement réel, le sujet de la mort n'est pas aussi tabou que ce que les médias laissent entendre, il touche tout le monde.

Comment tout cela est perçu par l'ensemble de la profession ?

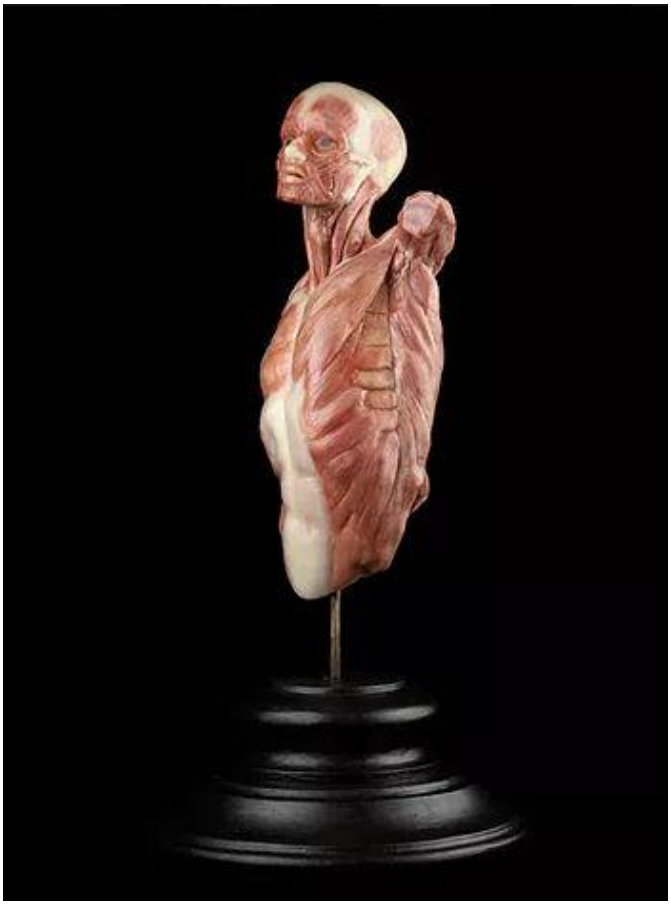
Généralement je suis assez clivant. Soit les autres thanato m'aiment beaucoup, soit ils ne peuvent pas me sentir. J'ai pris la suite de Michel Guénanten, c'était un thanatopracteur exceptionnel, très connu, et évidemment il y a eu des petits reproches sur le fait que moi je n'étais pas thanatopracteur du quotidien et ça a fait un peu grincer les dents, mais je m'en fiche. Je vois que beaucoup de gens me suivent, beaucoup de légistes, des archéologues, des anthropologues, des thanatopracteurs. Il n'y a pas de mystère autour de

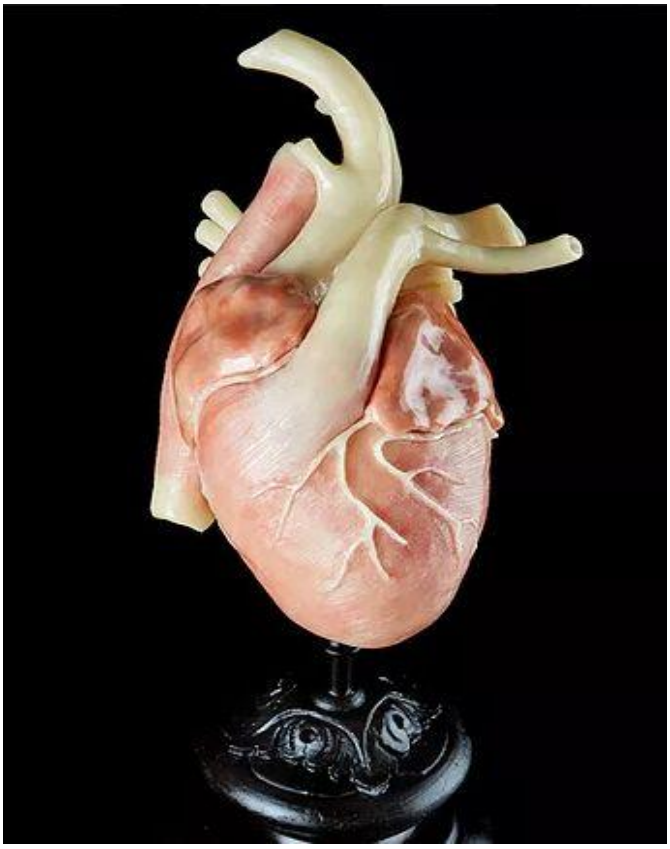
la thanatopraxie, mais les gens ont des questions, des peurs, et le rôle du thanatopracteur c'est aussi d'y répondre. Il faut arriver à expliquer aux gens que c'est un soin qui est intrusif, il faut être réaliste, que le but de la thanatopraxie est multiple et qu'il y a un réel intérêt à ça. Moi je suis un véritable passionné de la thanatopraxie, et je pense qu'elle a un intérêt majeur, c'est un monde passionnant, où l'histoire rencontre la technique, la chimie, la philosophie. On rencontre toutes les cultures puisque toutes les cultures ont forcément à un moment donné des particularités sur la mort. Et il faut que les gens se rendent compte que le thanatopracteur n'est pas juste le bourrin de service ou le plombier.

Il faut dire aussi qu'il y des zones d'ombre, la profession reste peu visible…

Le thanatopracteur n'a pas le droit de faire de la publicité. Il fait partie des services externes des pompes funèbres, donc ce sont les pompes funèbres qui l'embauchent et pas la famille. Mais les familles ont le droit de choisir leur thanatopracteur. Soit les gens imaginent par les séries la petite gothique de service, soit le gros beauf, et puis ils mélangent ça avec ce qu'ils lisent dans les journaux, avec Paris Descartes, ils associent tout un espèce d'amalgame qui va faire qu'ils vont avoir peur ce qu'on fait aux corps des défunts, et ça n'est pas possible. Il faut sortir de cette spirale. Le thanatopracteur est au service des familles, même s'il est embauché par les pompes funèbres, il travaille dans l'intérêt des familles. C'est quasiment un service public la thanatopraxie. On ne s'en rend pas compte mais si vous avez déjà eu affaire à des corps qui n'ont pas été traités, et des corps traités, lorsque vous voyez la différence, elle est tellement phénoménale que vous vous rendez compte que la thanatopraxie c'est essentiel.

Ma compagne qui est thanatopracteur a eu un cas très particulier, d'un jeune qui s'est suicidé, il s'est mis une balle dans la tête, le corps avait de gros dommages, et les parents étaient persuadés qu'ils ne pourraient voir que la main de leur enfant, ce qui est tragique. Ma compagne, qui est thanatoplasticienne aussi, a passé huit heures sur le corps pour le refaire entièrement. Et du coup il a été présenté à la famille et la mère a souhaité rencontré ma compagne et elle la serré dans ses bras pour la remercier, parce qu'ils étaient persuadés qu'ils ne verraient plus le corps. Donc quand on disait que la mort est subie, on a l'exemple précis, surtout avec un suicide aussi tragique avec balle dans la tête, il y a un traumatisme qui est évident, le traumatisme de l'absence immédiate, ça y est, c'est fini, tout ce qui va





Cérosplasties © Nathalie Latour

rester ce sont les photos. Et quand on donne la possibilité, grâce à la thanatopraxie, de voir une dernière fois la personne, alors ok c'est pas vraiment la personne, il y a eu des traitements, des interventions, mais ça reste quand même la personne que vous avez connue, le deuil se fait, il est plus facile. Il ne sera pas simple, mais ça va faciliter les choses.

Tu parlais de thanatoplastie, tous les thanatopracteurs n'ont pourtant pas cette formation avec des techniques pointues…

Effectivement, tous les thanato se ne forment pas à ça. Moi j'en forme six par an à la faculté de médecine d'Angers, bon on arrive quand même à en trouver maintenant. Ça fait cinq ans qu'on en forme, maintenant il y en a quand même pas mal qui arrivent à faire des choses. On avait des blocages par-rapport aux produits, et c'est là qu'on a rencontré par exemple Nathalie Latour, céroplasticienne, à qui on a demandé de fabriquer une cire spécifique pour ça, parce qu'on ne trouvait pas le produit qui nous allait. Nous avons également inclus, le moulage post-mortem, visage ou main, par un spécialiste dans ce domaine, pour ne se fermer aucune porte ni alternative. Nous essayons de nous développer dans tous les domaines, de trouver des choses, parce que c'est aussi un des problèmes de la thanatopraxie, les thanatopracteurs sont obligés de prendre tels ou tels produits parce qu'il n'y en a pas d'autres, parce que c'est obligatoire, et du coup nous on essaie de trouver des produits qui sont alternatifs, moins chers et plus conformes à la nature et tout ce qui va avec. Parce qu'il faut aussi rester dans l'optique de se dire que les corps, il faut bien qu'ils se décomposent à un moment donné et il y faut qu'on accompagne ça aussi. La thanatopraxie est complexe car elle doit répondre à énormément de critères. Elle doit répondre à un critère de préservation temporaire, parce qu'on n'est plus dans de l'embaumement définitif, et après il faut que la nature reprenne ses droits. Si le thanatopracteur a fait un soin beaucoup trop chargé ou un truc comme ça, le temps de la reprise de la décomposition va être plus long, donc les cimetières vont être surchargés, etc, et l'on en arrive à des problèmes autres que le deuil. C'est pour ça que je disais aussi que c'est un enjeu de société la thanatopraxie, parce que c'est vraiment le point d'inflexion qui fait que l'on va toucher à la culture familiale mais également à la culture de la société.

Je rebondis sur Nathalie Latour, avec l'exposition qui devait avoir lieu et qui a été repoussée…. En quoi consiste-t-elle ?

L'exposition a été décalée à cause du covid. Nous avons décidé de faire une expo tous les deux avec Nathalie Latour, en faisant moitié moitié chacun. Donc moitié de l'exposition, ce sont des pièces que Nathalie Latour fabrique, des cires anatomiques, et l'autre moitié ce sont des pièces de ma collection personnelle sur la préservation des corps.

Car tu es collectionneur et bibliophile…

Je suis bibliophile effectivement, mais j'ai surtout la plus grosse collection d'Europe dans tout ce qui concerne le matériel de préservation de la dépouille humaine ancienne.

Et quels sont tes sujets de prédilection ?

L'embaument, la médecine légale et puis l'anthropologie funéraire.

Revenons à *Dilaceratio corporis*, nom de la collection de livres évoqués précédemment mais aussi d'une chaine Youtube consacrée à la mort. Que recouvre ce terme ?

En fait c'est une technique qui m'a marquée énormément. Elle porte aussi le nom de *Mos Teutonicus*. En fait c'est une technique de division des corps qui est également de l'embaumement. C'est un protocole qui a été mis en place au Moyen-Âge et qui mettait en avant le fait que le corps n'a pas forcément à être préservé dans son intégralité pour être embaumé. Donc on divisait le corps, *Dilaceratio Corporis*, on le divisait en plusieurs parties, le squelette, les entrailles, le cœur. Ça permettait d'honorer plusieurs lieux, c'est ce qu'a subit par exemple Saint Louis ou Frédéric Barberousse, et ça a donné aussi au niveau artistique les représentations sur les tombes, quand vous avez un gisant avec un petit cœur sur la main, ça signifie que dans la tombe il n'y a que le cœur, s'il y a un petit sac, ça signifie que c'est une tombe d'entrailles, et ça a donné aussi énormément de choses au niveau artistique, c'est extrêmement intéressant la dilaceratio corporis, c'est quelque chose d'assez unique, qui m'a passionné lorsque j'ai découvert cette technique et je suis resté un peu bloqué dessus.

A la base on avait essayé cette chaîne youtube. Il n'existait pas de chaine sur la mort avant, alors on a

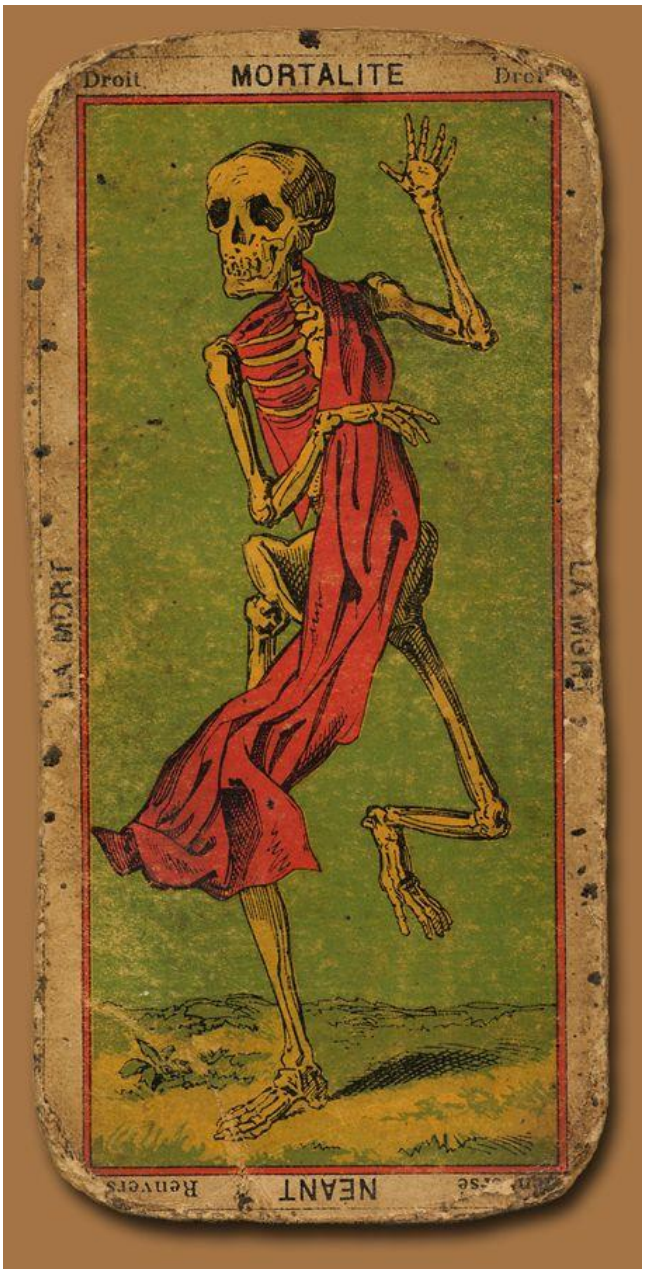
vite arrêté car c'est un bouffe temps énorme, on en a fait cinq, après d'autres youtubeurs se sont lancés sur le sujet. On a trouvé que Youtube n'était pas une zone de dialogue, donc ça ne répondait pas aux critères qu'on avait mis en place, et nous on voulait vraiment dialoguer avec les gens. Et les bouquins ont ce rôle-là parce que les gens les lisent et ensuite on les rencontre, et puis on a aussi beaucoup de lecteurs qui viennent nous contacter sur internet, qui ont des questions à poser, qui veulent savoir des choses en plus sur le livre, qui nous signalent parfois des erreurs, et ça je trouve ça formidable. Quand on sort un bouquin, après il ne vous appartient plus, et c'est ça qui est génial, les gens se l'approprient. Moi je n'ai aucune prétention sur la paternité de ce que je fais, ce qui m'intéresse c'est vraiment que les gens se développent dans le domaine, qu'il y a ait une véritable volonté de recherche autour de la mort, que ce ne soit plus quelque chose d'exclusif à certaines universités, thèses, qui sont totalement illisibles.

Pour terminer, quelles sont tes dernières découvertes, étonnement, quelque chose que nous devrions découvrir…

Alors moi il y a quelque chose qui m'étonne de plus en plus et qui est un regret phénoménal, c'est le désamour du public pour les musées de la médecine. Il y a de moins en moins de visiteurs, il n'y a plus du tout de rébellion quand les musées ferment. Quand on voit les musées Dupuytren ou Orfila, les gens n'y vont plus et surtout les gens ont une image autour du corps et de la mort qui impose actuellement une distanciation qui se fait de plus en plus grande. On en arrive à cacher des momies par exemple dans les réserves des musées, à ne plus montrer quoi que ce soit. Mes souvenirs d'enfance de musées, ce sont les momies égyptiennes et tout ce qui allait avec, cet espèce de chorus phénoménal au niveau imagination, avec évidemment une certaine crainte, une certaine peur, mais j'avais la chance d'avoir des parents qui expliquaient les choses, et le fait que le musée de la médecine ne deviennent que le musée des horreurs ou je ne sais quoi, ça perd de sa substance et c'est extrêmement dommage. Quand j'emmène les étudiants en thanato au musée de la médecine de Paris, on leur montre des instruments très particuliers, quand on leur parle de la fistule anale de Louis XIV, de la trousse d'Antommarchi, ils ne savent pas ce que c'est et on est obligé d'expliquer que c'était le médecin personnel de Napoléon et que ça c'est la trousse d'autopsie de Napoléon 1er, quand on doit leur expliquer que les bistouris et les scalpels ont évolué énormément suite à la fistule anale de Louis XIV, qu'à la base le médecin et le chirurgien ça n'avait rien à voir, que la chirurgie c'était un peu n'importe quoi et que tout le monde pouvait se déclarer chirurgien, c'est très particulier cette espèce d'ignorance, et l'on se rend compte que l'école n'a plus son rôle au niveau de l'enseignement du minimum de sciences. On enseigne le b.a.-ba de la science, par-contre l'histoire des sciences n'existe absolument plus dans l'enseignement et c'est dramatique parce que c'est cette histoire de sciences qui va alimenter la passion.

Et à quoi est due cette distanciation selon toi ?

Les gens ne veulent plus voir, et c'est aussi parce qu'il n'y a plus de médiateur. Avant, on expliquait les choses, maintenant il n'y a plus de médiateur capable d'expliquer dans les musées, ce corps- là



Tarot d'Etteilla—La Mort, Mortalité, Néant

c’est ceci… On va juste vous montrer une tête momifiée avec un sarcome en vous disant que c’est une tête momifiée. Bah non, pourquoi cette tête a été momifiée, c’est parce qu’à une certaine époque, il n’y avait pas d’autre possibilité, il fallait qu’on conserve pour renseigner ce qu’était un sarcome, ça a permis de sauver des vies après, etc. Cette tête n’a pas été momifiée par hasard, ce n’est pas macabre, ce n’est pas une volonté de conserver les choses pour choquer les gens, non c’était pour l’enseignement. Evidemment maintenant il y a de nouvelles techniques, mais on a toujours besoin des dons de corps, pour éviter le one shot. Quand j’enseigne à des thanato je leur dit, imaginez une chose, vous avez un patient, vous êtes chirurgien et ce patient à une particularité physique que vous n’avez jamais pu traiter, que va-t-il se passer ? D’abord vous avez de grandes chances de louper l’opération. Le don de corps à la science va permettre de réaliser des tests avant et d’éviter des problèmes. Il y a une surmortalité opératoire, et est-ce qu’on peut résoudre ça avec un volant à retour de force ou avec du virtuel ? Non, il faut toucher le corps. Alors évidemment ça peut paraître choquant à des personnes à qui on n’explique pas les choses mais il n’y a rien de plus beau pour moi que les personnes qui font don de leur corps à la science parce que c’est quelque chose d’exceptionnel, c’est le don ultime, et c’est extrêmement utile, on ne peut pas s’en passer. Alors évidemment, il y a des travers car ça a été laissé pour compte pendant longtemps et il y a eu les drames de Paris et tout ce qui va avec, des choses atroces, mais dans d’autres centres de dons de corps, ça ne se passe pas du tout pareil. Je travaille beaucoup avec celui d’Angers où le don de corps est fait dans un respect phénoménal. Et puis le mythe est entretenu par une presse qui se veut presque une presse à scandales, où l’on va repérer tel petit mot qu’à dit tel technicien pour aller monter ça de toute pièce. Les thanato ont maintenant des craintes à parler parce qu’ils ont peur qu’on leur reproche autant dans leur propre profession que le public. Ils se disent ça va être mal pris. Moi j’ai cette chance de pouvoir dire Je m’en fous. Je n’ai pas grand-chose à démontrer donc je fais ce que je veux. A partir de là, ça pose moins de soucis. On explique aux thanato que ce qui va être dur, c’est pas tant la profession que ce qu’il y a autour, il y a de plus en plus de pression autour d’eux. Ça fait 11 ans que l’école existe et on fait en sorte que l’enseignement soit le plus complet possible.

Les projets pour la suite ?

Toujours améliorer notre enseignement à la thanatopraxie et thanatoplastie, sensibiliser les thanatopracteurs et futurs thanatopracteurs à de nouvelles techniques, pour ce qui de la partie apprentissage.
Et pour la partie littéraire, nos projets sont dictés par la passion et le désir de la partager, donc la participation a des salons culturels et littéraires, des conférences, des expositions en perspective, et de nouveaux ouvrages qui continuerons, je l'espère, à captiver nos lecteurs.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
Le_Sire_cuit_ _[estampe]_Gobert_Lithographe

Clothilde Sourdeval

Nuances cadavériques

Clothilde Sourdeval est une artiste protéiforme. En explorant les corps et ses matières, ses reliefs, ses reflets, ses entrailles, elle sonde avec des techniques et matières mouvantes ce qui nous constitue et nous attend. Depuis 2018, son œuvre se nourrit de thanatologie, donnant corps et splendeur au décharnement, provoquant l'endurance de la putréfaction, les fluides se figeant ou glissant jusqu'à leur possible disparition.

Alors, qui es-tu, que fais-tu, qu'est-ce qui t'inspire… ?

J'ai trop de crises existentielles pour savoir qui je suis... J'essaie de rester une artiste plasticienne dans un monde où ce n'est pas facile de l'être, et depuis quelques années j'ai amorcé un travail qui se nourrit principalement d'écrits philosophiques, anthropologiques et sociologiques sur la mort. Au départ, je m'intéressais surtout au cadavre reçu par les thanatopracteur.rice.s, et ce qu'il en était de ce corps.

Le corps est capital chez toi, en tant que sujet et en tant qu'outil…

A l'origine, j'avais un problème avec la représentation du corps car c'est très marqué par un certain art occidental… puis j'ai remarqué qu'il y avait souvent des espèces de luttes contre la figuration après les guerres, parce que les corps avaient beaucoup souffert. Il fallait à mon tour que j'explose le corps, et quand tu réfléchis de manière très littérale à l'explosion du corps, c'est lié à une pression sociale mais aussi à la représentation des maladies liées à nos modes de vies et à la manière dont on meurt dans nos sociétés occidentales. Je me suis vite retrouvée avec des photos dégueulasses de médecins légistes, et tout un vocabulaire visuel scientifique.

J'ai ensuite travaillé sur *Berlin Alexanderplatz*, le livre d'Alfred Döblin, et je suis tombée sur cette histoire de personnages qui se faisaient découper, fractionner par les plans de la ville, par un Berlin sous pression et en pleine mutation. Cela m'a amené à penser aux mugshots et à leur histoire, car ce mode de photographie est constitutif d'une histoire de la violence classificatrice de l'occident. C'est là où l'on rejoint les médecins légistes aussi, avec la question - Est-ce qu'on peut reconnaître un assassin ou un voleur avec sa tête ? - j'ai donc commencé à ne faire que des têtes. C'est très lié à ce que l'on vit aussi, c'est dur dans le monde où l'on est de représenter un corps plein, parce qu'on est tout fragmenté. Les médecins légistes ouvrent, cherchent les raisons de la mort, et je les ai ensuite connectés avec la curiosité scientifique, qui cherche la raison de la vie mais qui se rapproche tellement du corps que ça devient intrusif et du coup la vie s'en va. Je me suis retrouvée avec plein d'écrits de thanatologues, et j'ai vu qu'il y avait des gens comme Sylvia Girel qui travaillaient spécialement sur la place du cadavre dans l'art contemporain.

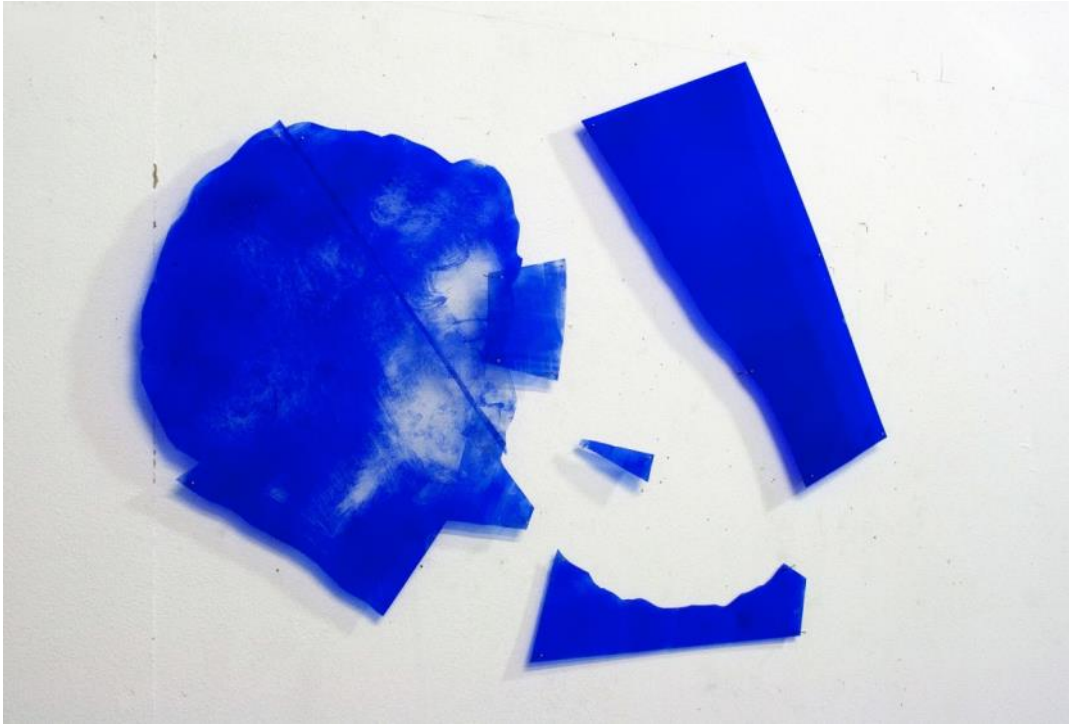
Je travaille toujours en lisant de la théorie. C'est plutôt une esthétique qui serait liée au cadavre, comme pour essayer de repenser l'anthropocentrisme. Je suis donc partie sur la toilette mortuaire pour ma performance, et ça a dévié sur le latex.

Ton rapport au corps et à la mort était déjà présent auparavant dans tes recherches…

Oui, mais c'était plus sur un corps politique finalement, un corps qui était en souffrance et qui était le réceptacle des tensions politiques. Je n'avais que des photos de prisonniers de guerre, des trucs horribles, mais au final ce n'est pas ce que je voulais montrer aux gens. L'histoire de décapiter aussi c'est faire perdre la raison, c'est ce que Jean Clair dit sur la Méduse, et faire perdre la raison aux gens, c'est leur enlever la tête. Nous finalement, on ne voit pas beaucoup de morts. Les morts que l'on voit sont les morts politiques surtout. Et les morts que l'on voit vraiment sont de la famille, presque de manière furtive. On n'a plus de contact avec la mort, et c'est dommage parce qu'en fait, ce sujet nous travaille. Si on avait plus de contact avec cette froideur de la mort on serait peut-être un peu moins prétentieux, à penser qu'on peut être immortel tout le temps.

Alors qu'est-ce que tu questionnes, qu'est-ce que tu cherches à interroger ou à provoquer ?

On dit toujours que la mort c'est impensable, du coup c'est un peu le challenge. Est-ce que par une pensée de la décomposition visuelle, on pourrait arriver à caresser d'une manière un peu plus sereine l'idée de la mort, sans l'idée que ce soit un truc horrible.
Il y a aussi cette histoire de l'homme qui est (à) la mesure de toute chose. Une pensée cristallisée par l'Homme de Vitruve. C'est avec la critique de cette pensée que l'idée d'une métrique mortuaire est arrivée. Six pieds sous terre. Ne pas vouloir penser la



mort et la déliquescence des corps c'est une volonté de sauvegarde. Et cette histoire de métrage, comme pensée du temps et de l'espace anthropometré, me faisait dire "et s'il s' agissait de l'Homme en partance ?" Comme un pouls du monde sans centre et mou. Je ne faisais que des sculptures représentant des pieds à un moment, 6 pieds fois 6 pieds, 36 pieds sous terre… Je les enroulais, comme si c'était des petites momies, et c'était très inspiré du travail de Judith Scott, que l'on peut voir en art brut au LAM (Villeneuve d'Ascq). Elle vole des trucs et puis elle les enroule, comme si elle voulait les garder, et je trouvais qu'il y avait un peu de ça.

Les gens étrangers au travail des corps voient tout de suite le côté dégueulasse et rebutant des représentations non sèches et belles d'un corps vivant ou mort ! Et quand on parle d'un mort d'ailleurs, d'un corps mort, ce sont les vers qui nous dégoûtent, alors qu'on ne les voit même pas, on ne voit jamais la décomposition, nous on voit de beaux morts, comme des pierres, comme des gisants en fait.

Hicham-Stéphane Afeissa parle de ces différents états de la mort dans son livre *Esthétique de la charogne*, de Hicham-Stéphane Afeissa. Il parle de l'état de mort sèche et celui de la mort belle, statuaire, étant plus acceptable que la pensée de la charogne, qu'on retrouve chez Baudelaire. Mais moi je remettais aussi tout ça dans la lignée de Bataille, de l'informe, le gluant… c'est un chemin qui tourne comme ça, c'est un peu rhizomatique, c'est comme si je me promenais dans un champ sémantique.

Donc toi tu t'es nourris de tout ça et après ? Tu as produit ou tu as fait ça en même temps ?

En fait c'est en même temps. Quand tu ouvres un mot, il y en a un autre qui vient. Il y avait l'idée de six pieds sous terre qui venait de l'homme de Vitruve, l'histoire d'être à la mesure de chaque chose et même du coup de sa propre mort. J'ai pensé au croque-mort dans Lucky Luke qui prend la mesure des gens, et ça m'a lancé sur cette histoire de drapeau entropique où je récupérais dans un texte théorique les différents passages de couleurs d'un cadavre, de la lividité post-mortem : nous avons un jaune un peu bizarre parce qu'il n'y a plus de sang, et en même temps le sang descend et ça fait des espèces de gros bleus, ensuite il y a le côté un peu ocre, brun, vert, bleuté, noir qui revient. Je trouvais qu'on ne regardait jamais ça, comme une feuille d'automne en fait, on trouve que c'est vachement beau, dans l'idée hein, je ne dis pas que c'est super de voir des cadavres, il y a un côté sanitaire qu'il ne faut pas oublier. Mais on peut aussi faire le lien avec certaines estampes chinoises ou japonaises qui montrent cette décomposition, que l'on peut relier à la décomposition de la lumière aussi avec le prisme des sept couleurs.

J'étais donc partie dans cette décomposition du tableau, avec mes masques en fibre un peu fondue, des masques funéraires qui finalement ne diraient pas une mort belle et sèche… c'est un peu un jeu aussi parce qu'avec les masques en latex, un peu fetish, qui représentent des animaux, il n'y a jamais rien d'animal, on dirait des gros jouets en plastique, ça rejoins ça, et en même temps mes formes ressemblent à

des vers, c'est un peu gluant, tous ces trucs qui s'échappent, et la résine.
J'ai choisi de bosser avec ça parce que ça ressemble au travail de la thanatopraxie mais en même temps c'est un peu luisant, comme si ce n'était jamais vraiment sec, un peu comme une vieille laitue qui s'est décomposée dans le fond de ton bac.

Tu changes beaucoup de matières. Comment ça s'impose, car même au sein de chaque médium, tu digresses. Pourquoi le cyanotype, pourquoi le pastel, pourquoi là le volume ?...

Parce que le matériau ne dit jamais la même chose. Par exemple, le cyanotype était intéressant à utiliser pour mon projet sur les rêves car il y a quelque chose d'assez fantomatique, un peu comme bosser sur des images qui sont des négatifs de ma pensée. Il y avait donc certaines choses que ce matériau-là pouvait dire et ça n'aurait pas été pareil si j'avais fait une sérigraphie. La sérigraphie c'est bien pour penser une image qui n'a pas d'origine dans le sens où c'est tout de suite un multiple, et ça c'est intéressant, c'est encore autre chose. Si je pense à mes premières peintures, celui où c'est un jeune homme complètement explosé, allongé, c'était l'époque des carcasses, en 2017 j'étais revenue à la peinture mais en couleurs.

C'était aussi le sens de ma question car, j'imagine que c'était inattendu pour toi, mais aussi pour nous, cette couleur, et du coup, comment les choses s'imposent-elle ?

En fait, c'est les deux. Il faut une pratique d'atelier où tu te permets d'être curieux et de rater complètement. J'ai essayé de faire des choses avec de la cire, encore une fois ça fait sens, le masque de cire, la céroplastie, la Vénus des médecins, il y a toujours tout ça qui flotte un peu. Après il ne faut pas tout confondre, c'est juste des chemins qu'on parcours.

Toute cette histoire de pied est venue avec. J'ai fait des pieds en savon, c'était à la fois un peu fétichiste quand même, mais il y avait déjà cette idée du gisant, et plus tu utilisais la forme, plus elle partait donc il fallait faire le deuil de la forme que tu utilisais, c'est une forme d'au revoir. J'avais proposé de faire un gisant en savon pour une résidence, que les gens pourraient utiliser, qu'il y ait cette notion d'au revoir du corps.

Comment est venue la suite, après les pieds, dans ton installation ?

L'installation que j'ai faite avec mon projet de la DRAC, en 2019, dans mon installation ressemble à un crash d'avion. ***Trente-six pieds sous terre*** fait partie de la même série mais ce n'est pas dans l'installation. ***Trente-six pieds sous terre*** a été le démarrage, ça a un côté charnier et en même temps il y a de la couleur, tu as l'impression que c'est du bonbon, toujours ce vieux système d'attraction répulsion. Il y a eu cette installation où il y a avait des sacs que j'avais moulés, des cubis de vin vidés, une culotte en latex, des chaussures à talon, des bananes, une ceinture… Visuellement, l'installation c'est une grosse flaque, il y avait d'ailleurs cette histoire du *devenir flaque*. Ça renvoie aussi aux photos de crash, c'est un display. Et puis il y avait aussi cette phrase de Michel-Ange au sujet du sac des organes, en parlant de ce qu'il y avait dans le ventre - vider un sac - et du coup dans l'installation j'ai aussi ajouté de la pierre, et finalement la pierre écrasait le pied.

Et donc là ce projet est clôt ou tu vas lui donner une suite ?

Ça dépend. Après l'installation, je me suis rendue compte qu'il y avait vraiment un potentiel gluant, du coup ça je pense que je vais le décliner en photo, j'ai envie de faire de grands tirages. L'imagerie scientifique et policière a toujours nourris mon propos aussi. Une esthétique n'est jamais gratuite, ça veut toujours dire quelque chose, ça m'a motivé à monter cette idée de Catwalk psychopompe, avec de grands panneaux LED et une bâche au milieu. Dans cette bâche il y a du lubrifiant et je traine quelqu'un couvert intégralement de latex transparent, que j'ai préalablement lavé soigneusement.
L'histoire des deux doigts, c'était au départ pour un appel à projet pour parler de l'économie de l'art. J'ai ensuite vu au Louvre Lens, dans l'expo consacrée au Noir, l'art funéraire égyptien et ces deux

doigts, qui représentent l'homme mort allongé qui a déjà été autopsié, où tout ce qui est périssable est enlevé. Et c'était dans le magazine Persona.

Il y aussi eu l'installation *Comme une drôle d'odeur*. Ce sont des dessins chiffonnés avec des insectes qui sont en fait les escouades qui viennent pour décomposer un corps. Ça rejoint les mouches diptères, autour du boulot des entomologistes, hyper intéressant aussi.

Dans La mort de C., l'écrivaine Gabrielle Wittkop soulignait « Le mot décès mériterait aussi quelque étude, à mi-chemin entre l'hypocrisie des vocabulaires convenus et son sens plus profond. » Quel regard et positionnement adoptes-tu sur ces comédies fourbes qui entourent les questions vieilles comme le monde et pourtant toujours glissantes telles que le sexe, la mort ou l'argent ?

On pourrait rapprocher ça de Derrida. Au début de son livre *La vie, la mort*, il parle de l'institution et des mots comme outils d'institution et ça nous empêche quelque part de penser la mort. Ce sont des mots qui sont vides de sens quoi, et aussi une barrière. Et moi quelque part, je crée une poétique liée à la mort, ou aux morts plutôt, qui nous permet de repenser à ça, de replonger dans ce qu'il y a derrière le mot et c'est plutôt ça que je cherche à développer avec la matière, une certaine vision ce que pourrait être la mort, une vision culturelle quoi, de renouer avec ça. Nos rites sont un peu pauvres finalement pour faire face à ça, on n'est pas très armé, sur la pensée du cosmos. La religion peut t'aider à plus facilement accepter mais du coup quand tu n'en a pas ou plus, comment est-ce que tu fais ? C'est d'ailleurs pour ça que j'adore le film de Gaspar Noé, *Enter the void*, il a une super pensée là-dessus : la conscience flotte encore mais comme tu n'as plus de corps, il n'y a plus d'ici et maintenant donc ta pensée du temps est différente.

A côté de ça, tu peux aussi aller écouter son groupe **Dear Deer**. Le morceau ***Thanatomorphosis*** (extrait de l'album **Chew-Chew**) par-exemple accompagnera parfaitement ta lecture du zine.

Pour terminer, une référence froide, quelle qu'elle soit, à nous préconiser ?

Isabelle Adjani dans *Possession* de Andrzej Żuławski parce qu'elle est en robe bleue et qu'on dirait une morte pendant tout le film ! Ça pourrait aussi être la musique de Jandek, *Outsider music*, c'est doux et froid à la fois…

♦ Gabrielle Wittkop

« L'odeur des morts est celle du retour au cosmos, celle de la sublime alchimie. Car rien n'est aussi net qu'un mort et il le devient de plus en plus, au fur et à mesure que passe le temps et jusqu'à la pureté finale de cette grande poupée d'ivoire au rire muet, aux jambes perpétuellement écartées, qui est en chacun de nous. » (Le nécrophile)

Pour peu que l'on s'y penche, quand on creuse un peu, la littérature a de beaux dessous noirs glaçants. Et l'une des figures assurément, Gabrielle Wittkop, à la plume franche et non sourcilleuse, délectable à souhait à condition de ne pas faire de chichis avec la bienséance.

Gabrielle Wittkop aimait se pencher sur la monstruosité, qu'elle ne visait pas telle une force abjecte, mais qu'elle cernait pour mieux la voir, et la montrer, la célébrer même, comme un rituel grisant permettant de s'affranchir des limites. La monstruosité est plurielle, et elle peut être assez rapidement atteinte puisque la sortie du cadre en fait un.e candidat.e raisonnable. Ainsi Gabrielle Wittkop s'intéressait à la mort, à la sexualité, au genre, bousculant les conventions et jouissant de ce qui fait grincer les dents, et le rendant si superbement dans une bibliographie délectable.

« Je voulais vous écrire hier mais Monsieur et Madame Montiel m'ayant demandé des bébés pour jouer au chirurgien, j'ai dû aller en quérir au tour de Saint-Jean où ils ne manquent guère. J'en ai récolté trois, deux filles et un garçon, frais pondus, roses, prêts à être mis sur table. Satan seul sait ce qui leur arrivera. En général on commence par les yeux. » (La marchande d'enfants)

Gabrielle Ménardeau a vu le jour au printemps 1920 à Nantes. Une vingtaine d'années plus tard, elle rencontre à Paris (alors occupée) Justus Wittkop, homosexuel et déserteur de l'armée allemande, qu'elle aide à se planquer, ce qui lui vaudra d'être internée à Drancy. Loin de la refroidir, elle retrouve Justus en 1946, ils s'épousent sous le joug d'une franche amitié intellectuelle et s'installent en Allemagne.

Gabrielle Wittkop voyagera beaucoup, en Asie notamment, méprisant les occidentaux en soif d'exotisme. Elle sera traductrice, journaliste, dessinatrice, écrivaine.

« Au Raffles, les grands originaux se font rares et tous les cancrelats ont disparu. C'est presque dommage car les cancrelats sont intéressants. En Inde, par exemple, le petit jaune, Blatta orientalis, peut grâce à ses ailes embryonnaires effectuer des bonds confondants, dignes des Ballets russes. Ils sont agiles, merveilleusement adaptés, grands nettoyeurs et balayeurs d'immondices, et c'est en toute innocence qu'ils vous échangent une pelure de cacahuète contre un superbe cholera morbus. » (Carnets d'Asie)

Gabrielle Wittkop était pragmatique, elle ne cherchait pas à provoquer mais à dire le vivant sans nier les zones d'ombres, aussi tortueuses soient-elles. Car c'est bien l'inavouable qu'elle s'est appliquée à écrire tout ce temps. Elle disait d'ailleurs « On peut tout écrire mais il faut savoir comment ».

Ainsi, la mort est un thème qui s'impose à elle, comme phénomène naturel auquel on doit se préparer, penser à la mort pour vivre pleinement. En 1972, elle publie un premier roman qui pousse le principe dans ses retranchements avec *Le Nécrophile*, texte forcément très décrié qui retrace, sous la forme d'un journal intime, les amours d'un antiquaire nécrophile à Paris. Lucien N. exhume des ca-

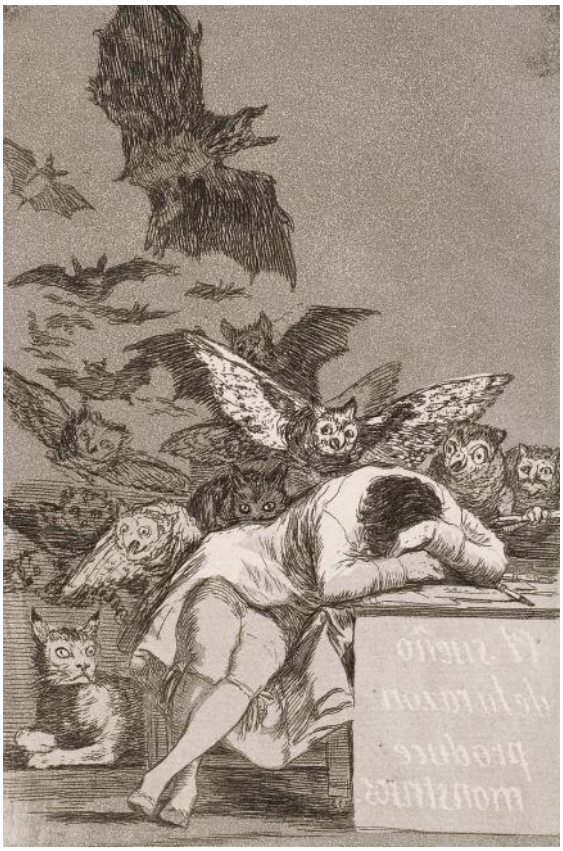
davres fraîchement mis en terre afin d'en jouir avant que la décomposition ne soit trop avancée. C'est subversif, élégant, excessif, poétique, malaisant, les détails font frémir, l'élégance avec laquelle ils sont amenés tout autant.

Pour ma part, je l'ai découverte au hasard des rayonnages de la bibliothèque municipale il y a une vingtaine d'années avec *La marchande d'enfants*, une correspondance entre la tenancière d'un bordel d'enfants pour libertins et l'une de ses amies qui projette d'ouvrir le même type de lieu dans sa ville. Nous sommes dans le virage révolutionnaire qui va dézinguer la monarchie en France et Marguerite Paradis n'a pas beaucoup d'illusions sur le genre humain. Elle s'attache donc à dispenser conseils et considérations pratiques, ou comment servir au mieux ce qui devra de toute façon se faire. La pédophilie par ceux qui la pratiquent, dans un contexte sans fard, où l'affranchissement de la morale repousse sans cesse le curseur. Un texte glaçant à l'écriture époustouflante, qui illustre parfaitement que la littérature peut aussi être comme ça.

> « Un trait essentiel de notre état réside dans l'acquisition du matériel. Vous connaîtrez bien vite les goûts de vos pratiques et saurez quels genres d'enfants leur conviennent. Vous en tiendrez compte dans le calcul de vos tarifs. Je vous signale que les gens d'Eglise même forts riches, n'ont pas la main large et n'aimeraient rien tant que de payer les délices de leur stupre en indulgences pour l'Eternité. Les roués sont nos meilleurs clients. Ils sont plaisants, portent des gilets brodés de figures obscènes, des boutons en forme de priape, des médaillons allusifs. » (La marchande d'enfants)

Gabrielle Wittkop vivait comme un homme, à en être misogyne d'ailleurs, et détestait tout ce qui aliène l'indépendance. Elle se disait petite fille spirituelle du Marquis de Sade, filleule de Lautréamont, y puisant ce qui deviendra sa propre essence. Son oeuvre est précieuse, elle dore les travers sans pour autant en faire des caisses, car l'écriture se fait beauté sans émotion, un constat froid qui fait ressortir les aspérités, une rudesse qui empourpre son lecteur et le scandalise.

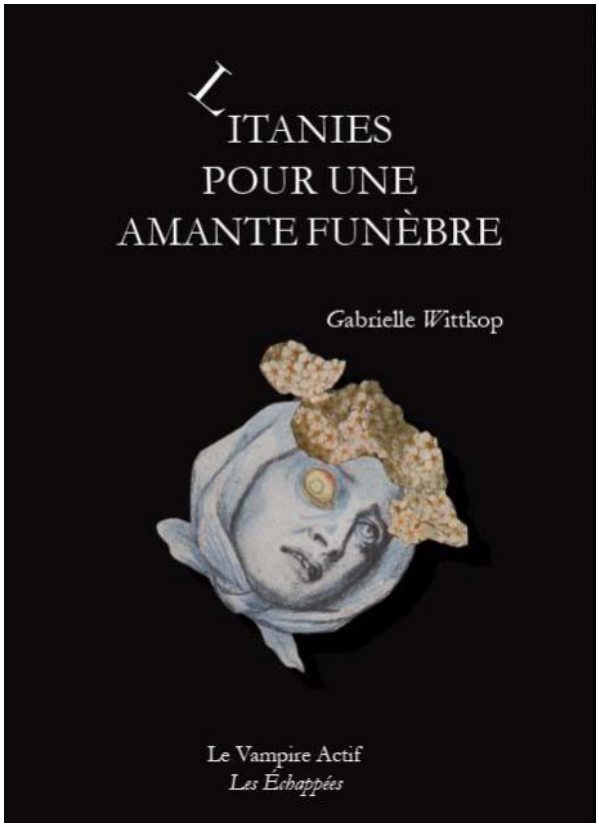
A l'occasion du centenaire de sa mort en 2020, oh joie de voir fleurir en librairie *Les héritages*, un roman en apparence plus soft que ce qu'a pu écrire Gabrielle Wittkop par ailleurs, mais dans lequel réside toute sa force de caractère, et les thèmes qui revêtaient un intérêt majeur pour elle, la mort, le genre humain, la sexualité, la part d'ombre, et Hemlock, fresque vertigineuse honorant la figure de la meurtrière dans le temps et l'espace et dans laquelle résonne à la fois l'ensemble de son œuvre et la mort de son époux qu'elle poussa au suicide en 1986 pour échapper à une maladie dégénérative. Atteinte d'un cancer du poumon, elle choisira également elle-même de se retirer en 2002, à moins que la mort ne l'ait finalement devancée.



Goya, *Le sommeil de la raison*, 1799

> « Masqué d'une cagoule et vêtu de noir, le jour de bunraku faisant agir ses marionnettes, ne cesse d'être visible au public qui oublie son implacable ingérence comme on oublie celle de toute fatalité. Les figures respirent, marchent, tremblent et mentent, s'aiment ou s'entretuent, rient ou gémissent, mais jamais ne mangent sinon quelque poison. Qu'il en soit donc ainsi : je demeure présente, masquée par convention, tandis que dans une Venise à la veille de sa chute, des femmes gorgées de venin vont en crever comme des outres. » (Sérénissime assassinat)

Et en 2017, les éditions du Vampire actif ont eu l'excellente idée de rééditer, 40 ans après leur première publication chez un éditeur italien, *Litanies pour une amante funèbre*, un recueil de 31 poèmes de Gabrielle Wittkop dédiés aux chauves-souris, assortis ici d'une dizaine de ses collages. Un bijou de noirceur macabre qui fleurit dans une langue entêtante, reflétant l'amour à travers la mort, le désir qui dépasse les vers, l'Éros du corps mou sans souffle. Admirez plutôt...



Le mouchoir noir

Rats funéraires, rongeurs d'oreilles,
Cardez mes crins en matelas,
Dévorez mon sein violacé,
Gobez le vert de mes yeux mous,
Mais épargnez le mouchoir noir,
Mon mouchoir brodé de fil blond,
Etoilé de myosotis d'or.
Rats des tombeaux, rongeurs de cires,
Dans la carène éburnéenne
De mon thorax, nichez en paix
Quand j'aurais tout abandonné,
Mais épargnez le mouchoir noir,
Mon mouchoir brodé de fil blond,
Etoilé de myosotis d'or.
Rats fossoyeurs, mangeurs de graisse,
Copulez dans mes intestins,
Gorgez-vous de mes viandes brunes
Et parez-vous de mes phosphores,
Mon mouchoir brodé de fil blond,
Etoilé de myosotis d'or.
Rats du cercueil, grignoteurs d'ongles,
Mes éternités cellulaires,
J'enrichirai votre semence
Et coulerai dans vos enfants,
Mais épargnez le mouchoir noir,
Mon mouchoir brodé de fil blond,
Etoilé de myosotis d'or.

POLE KA POLE KA POLE KA POLE KA POLE

KA POLE KA POLE KA POLE KA

Pole Ka dissèque, soupèse, gratte, reproduit. Du viscéral, de l'organique, du charnellement mordide, putréfaction magnifiée, vanités rieuses, nus dévorés. Des univers de contes putrides et humides aux revers asséchés aux allégories de failles contemporaines, Pole Ka voit profond et en dit long.

Pour commencer, toi en quelques mots :

Je suis née à la fin des années 80 dans une campagne plate et désolée de l'est de la France et je vis à Paris depuis maintenant plus de dix ans. Je passe le plus clair de mon temps à colorier des horreurs en écoutant de la musique qui perce les tympans. Je lâche parfois mes crayons pour triturer à mon tour des machines et en extirper de doux bruits.

Quel cheminement artistique as-tu suivi jusqu'à présent ?

Je dessine des squelettes et peins des natures mortes depuis que je suis toute petite et je n'ai jamais arrêté. J'ai entamé mes études à l'école d'art et de design de Reims et j'y suis restée deux ans, jusqu'à ce que mon cursus se termine en eau de boudin. Cela aura donné naissance (ou confirmé) une sorte d'aversion pour ces grandes écoles, les méthodes d'enseignement qui leur sont propres, et le milieu de l'art contemporain en général.

J'ai passé ensuite trois ans dans une autre école, à Paris, davantage orientée sur le travail de l'image et les arts appliqués. Ça s'est beaucoup mieux passé, mais je considère que ces années m'auront permis d'acquérir surtout des connaissances techniques et j'ai vraiment l'impression que mon cheminement artistique personnel s'est fait en parallèle de tout ça, quand j'ai commencé à travailler sur mes premiers projets d'édition, mes premiers fanzines, quand j'ai découvert la sérigraphie, etc.

Tes supports d'expression sont multiples, autant que leur finalité. Fanzinat, affiches de concert, artwork de disques, tarot de Marseille, livres et bien plus encore... Qu'est-ce qui te grise et t'inspire le plus ? Et dans le même esprit, tu sembles travailler de mille façons, en solo ou en coopération, comment tout ça se goupille ?

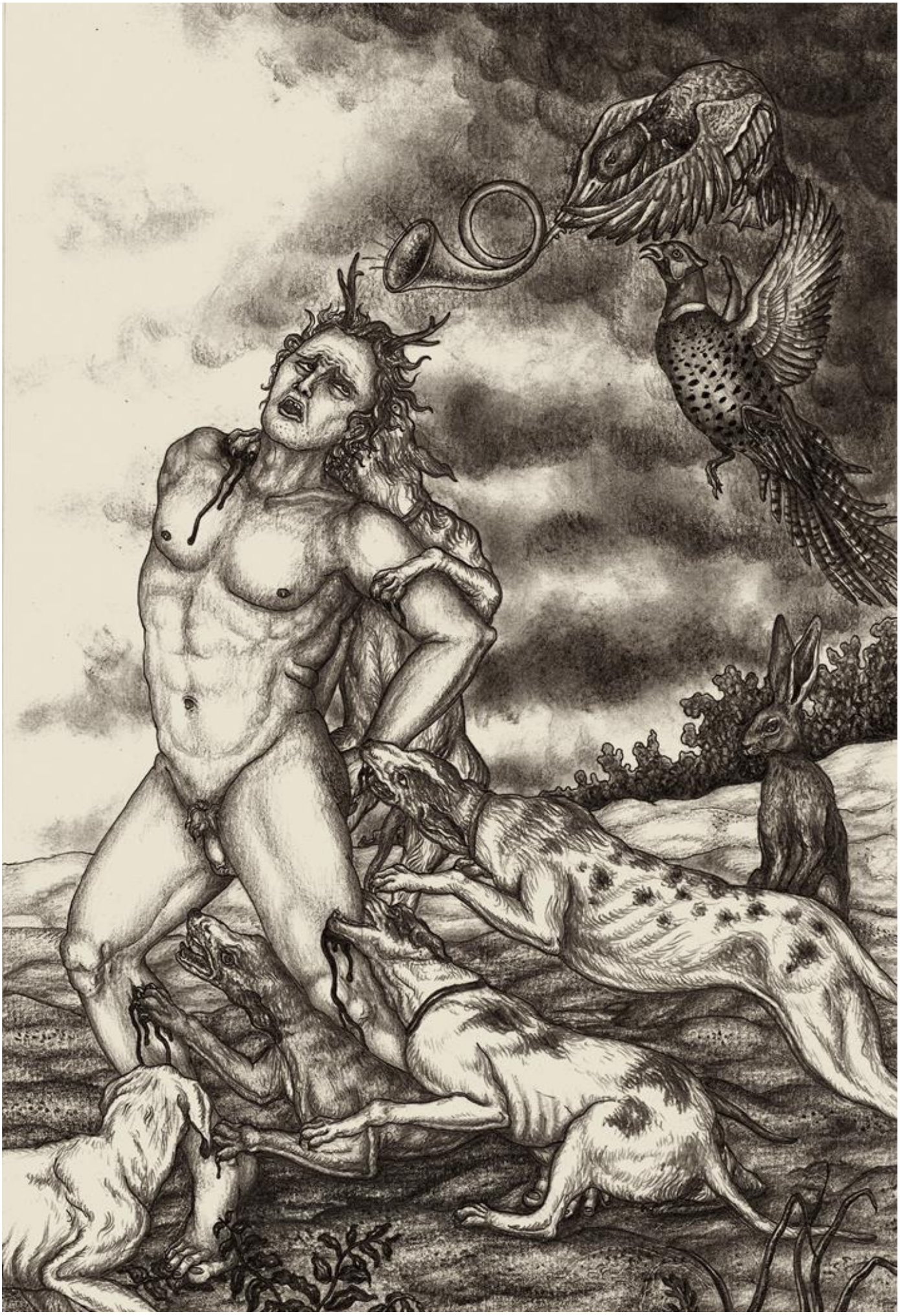
Varier les supports d'expression va de pair avec l'envie d'aller explorer d'autres terrains, d'autres thématiques, et d'apprendre sans cesse de nouvelles techniques ou de nouveaux savoirs-faire, sans se poser de limites.
En ce sens, travailler en coopération est assez jouissif, car en plus de permettre un partage de connaissances et une certaine émulation, cela aboutit parfois à des résultats un peu délirants ou étranges. Dans ce contexte, les idées émergent très souvent après un nombre conséquent de bières et se concrétisent généralement assez vite. Après, il y a aussi les projets qu'on me propose ou pour lesquels je propose mon travail, c'est souvent le cas des affiches de concert et pochettes de disques par exemple. C'est vraiment important pour moi de participer de cette manière à la scène noise, expé, etc.
Alors voilà, disons que jongle entre les diverses propositions, le travail en coopération qui peut être tout aussi grisant que délicat, et les travaux que je souhaite mener seule, en repli besogneux, et sur lesquels je garde le contrôle de A à Z.
Dans tous les cas je crois qu'il y a toujours l'intention de revendiquer à la fois une forme d'indépendance et un certain artisanat, à travers la pratique de la sérigraphie, la gravure, la fabrication de livres à la main et plein d'autres petits bricolages.

Tu dissèques avec méticulosité les envers du corps et les revers de peau. Comment s'est installée cette apparente fascination ?

J'ai toujours aimé dessiner les corps, dans leur entièreté, morcelés, harmonieux ou monstrueux, décharnés ou corpulents, en extirper les fluides ou organes, les écorcher, etc. Le sentiment de répulsion qu'éprouvent beaucoup de personnes face à l'intérieur de leur propre corps me questionne et m'étonne toujours. Et puis j'ai depuis longtemps un fort attrait pour l'anatomie et l'histoire de la médecine (qui ne sont pas sans lien avec l'histoire de l'art), je me suis donc nourrie pendant des années de gravures anatomiques, monstruosités et d'anciennes représentations médicales... À travers ces dissections de papier il y a sans doute une volonté de remettre l'humain à sa petite place d'être vulnérable, tas d'os et de chairs périssables.

Et du coup, où puises-tu ton inspiration ?

Potentiellement, partout. Même si je n'en identifie pas toujours clairement la source. Souvent, j'ai des images qui naissent subitement, après la lecture d'un livre, après avoir observé une plante, un animal, un insecte, ou alors en écoutant de la musique. Mais la corrélation n'est pas toujours évidente. Il y a aussi tout ce qui



constitue ma “nourriture graphique” au quotidien : les enluminures du Moyen-Âge, les peintures des primitifs flamands, les vieilles encyclopédies ou les gravures naturalistes, entre autres choses. Parfois, je me replonge aussi dans certains mythes, certaines histoires ou croyances, afin de les revisiter ou de les réactualiser, ou alors je me focalise sur certains aspects de notre société et de notre monde purulent. Et puis régulièrement, je dessine simplement les rêves ou cauchemars que je fais durant la nuit.

Tu fais aussi dans la musique avec Ypaul de Quarse et Vice de forme. Peux-tu nous parler un peu de ça ?

Comme je l’évoquais précédemment, la musique a toujours eu une place très importante dans ma vie et dans ma pratique. Vice de Forme est une entité à deux têtes née de l’envie de faire jouer certains artistes qu’on avait pas ou peu eu la chance de voir en concert en région parisienne. Quand le covid et le confinement sont arrivés, comme il n’était plus possible d’organiser quoi que ce soit, on a commencé à sortir des cassettes, dupliquées et fabriquées à la maison, en essayant d’en faire de beaux petits objets. On continue d'en éditer aujourd’hui, tout comme d’organiser des concerts, au rythme de nos coups de coeurs musicaux, envies et possibilités.

Quant à Ypaul de Quarse, c’est mon double sonore et médiéval, avec lequel je bricole et triture des sons de façon un peu bordélique, en utilisant des machines et divers objets. Il y a une petite K7 qui a été éditée il y a quelques années par les LADA, la division sonore des Âmes d'Atala. Je fais aussi du bruit dans Forceps (en duo avec Autocastration) et dans Kabocha (en duo avec Substencia).

Des envies, des projets pour la suite ?

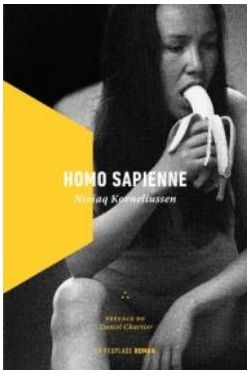
Plein d'envies. Déjà, prendre le temps d'envisager à nouveau un travail en série, autour d'un même thème, et pourquoi pas ensuite transformer tout cela en livre(s), sérigraphié(s) ou non. J'ai très envie également d'approfondir ma pratique de la manière noire (une technique de gravure exigente et très chronophage) et de la peinture à l'huile (je n'en suis qu'à mes balbutiements). J'aime ces techniques avant tout pour le rendu qu'elles permettent d'obtenir mais aussi parce qu'elles me paraissent en contradiction avec l'urgence et la surproduction de notre monde d'aujourd'hui...
Ah, et le papier mâché, c'est aussi un medium que j'ai envie d'explorer pour travailler à nouveau en volume… entre autres choses !

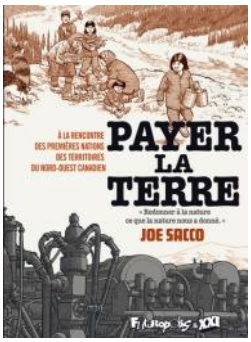
Et si je te dis FROID, littérairement, musicalement, artistiquement, gustativement ou autre, il te vient quoi que nous devrions nous empresser d'aller fureter ?

Il me semble que tu prévoyais de causer thanatopraxie et corps refroidis dans ce numéro alors tout naturellement j’ai envie de parler d’une lecture qui m’a beaucoup marquée : "Esthétique de la Charogne", de Hicham-Stéphane Afeissa, qui propose un parcours, à travers l’art et l’histoire, des divers modes de représentations du corps mort, de l’art macabre du moyen-âge, jusqu’à l’utilisation de la moisissure dans l’art contemporain, en passant par la littérature du 19ème, l’esthétique anatomique etc… C’est un livre foisonnant et vraiment passionnant, qui offre plus qu’une simple réflexion sur le répugnant. Il m'a beaucoup inspirée !

BUFFET FROID

Ce que l'on nomme souvent assez brouillonnement *le Grand Nord* a le vent en poupe dans la littérature depuis quelques temps. Mélange de reconnaissance tardive des peuples autochtones couplé à un besoin d'air généralisé qui se traduit par l'attrait des grands espaces, un retour au vrai, aux choses simples (tu l'entends le sifflement), à la nature pure, qui s'atteint quand même souvent à coup de monnaies ronflantes, et passe par une gloire à l'ensauvagement, qui rappelle drôlement les théories du bon sauvage, aussi.





Dans la littérature notamment, nous trouvons une vision encore assez romantique du Grand Nord, des populations autochtones, comme un idéal à retrouver, vivre en adéquation avec la nature, tout ça. Dans ***De pierre et d'os*** par-exemple, **Bérengère Cournut** nous narre comment une jeune fille innue s'est retrouvée séparée des siens une nuit après que la banquise eut cédé. Un périple en pleine nature autant qu'introspectif que nous suivons entre survie, grands espaces, voyages oniriques, chants célestes, instinct et instants. Uqsuralik est adolescente, c'est aussi un cheminement initiatique et féminin. Bérengère Cournut s'intéresse de près aux populations autochtones, dans *Née contente à Oraibi*, elle donnait à voir une tribu Hopi de l'intérieur, toujours suivant l'appui d'une documentation attentive. Pour *De pierre et d'os*, elle s'est appuyée sur les travaux de Jean Malaurie, chercheur multi-casquettes, géographe, ethnologue, historien...

Je ne remets pas du tout en cause le récit ni la plume, d'ailleurs je la lis aussi pas mal cette littérature, et j'aime beaucoup Bérangère Cournut, mais je m'interroge, sur ce rapport à des temps immémoriaux, car cette image est celle que l'on croise en majorité. Or, ces populations ont évidemment vu leurs conditions de vie évoluer au fil du temps comme ailleurs dans le monde. La colonisation est passée par là, prédicateurs catholiques, prêcheurs de bonne parole et grippe-sous de tous poils. De nouveaux besoins, de nouveaux usages, nous connaissons bien le sujet car il est toujours d'actualité. Mais cette vision du chasseur de requins au harpon persiste dans l'imaginaire collectif.

Avec son roman ***Homo sapienne***, **Niviaq Korneliussen** donne à lire un roman qui s'extraie de tout cela, pour montrer qu'être jeune au Groenland s'apparente à peu de choses près à la même chose qu'ailleurs dans le monde. Et si un élan en faveur d'un certain retour à la nature et aux traditions existe bel et bien, comme le souligne **Joe Sacco** dans sa dernière BD reportage ***Payer la terre***, on peut imaginer qu'il s'agit du même apparat vert qui se cristallise un peu partout ailleurs, réminiscence d'une conscience environnementale mise à mal depuis des années.

« C'est l'été. Nous sommes sur la toundra. Les tentes sont installées en un endroit qu'on appelle Là-où-la-rivière-coule-en-deux-bras. Nous espérons qu'au début de l'automne, les caribous passeront non loin d'ici. Autrement, mon oncle dit que nous irons les chercher plus haut, Là-où-s'étend-un-grand-lac.
En attendant le gros gibier terrestre, nous faisons de longues promenades pour cueillir des baies. Hilda se gave de myrtilles, tous les jours elle s'en met plein le visage. Sauniq m'apprend à récolter des racines que je ne connaissais pas. Légèrement grattées, elles croquent sous la dent comme de bons cartilages. Nous en trempons également une grande quantité dans la graisse de phoque afin de les conserver pour l'hiver. Enfermées dans une outre, elles vont fermenter jusqu'à devenir aussi fondantes que des petits morceaux de glace. Rien qu'en y pensant, ma vieille mère pousse de grands hmmm !, Hila la regarde avec des yeux gourmands. »
(De pierre et d'os—Bérangère Cournut)

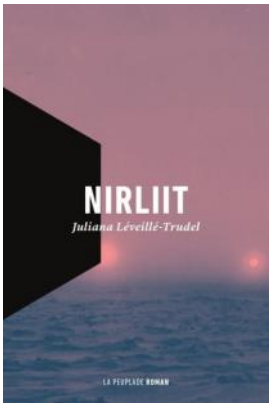
LITTERATURE

Homo sapienne croise les voix de cinq jeunes dans la ville de Nuuk. Amour et désamour, identité, quête, sexe, fuite, corps, société, dans un pays qu'ils aiment et détestent. Elle s'échine à décrire la modernité, alors faisons lui grâce de la pêche à la baleine au harpon. Car le Groenland aujourd'hui, c'est soit le paradis blanc, soit l'alcoolisme, soit le réchauffement climatique. Ça laisse peu de champs aux quêtes individuelles.

> *And then something like, qu'est-ce qui se passe, tu vas bien, tu pars, que vas-tu faire, tu me quittes, osovider osovider osovider, and I'm like, il faut que tu m'écoutes, asseyons-nous pour parler, je t'aime, je ne suis pas heureuse, tu n'es pas heureux, je trouve que ma vie manque de quelque chose, même si on ne manque de rien, j'ai besoin d'être moi-même parce que nous ne sommes pas heureux, etc., and the drama begins, n'es-tu pas en sécurité, pourquoi ne veux-tu pas rester avec moi, qu'est-ce que j'ai fait, est-ce que je t'ai fait quelque chose de mal, ai-je été maladroit, and the golden words like, non, j'en ai assez de la sécurité, tu n'as rien fait de mal, je veux me débrouiller toute seule, je veux me trouver, moi moi moi and never you, it never is and so on, and then the most predictable, as-tu rencontré quelqu'un d'autre, est-ce que tu ne m'aimes plus, est-ce que tu ne m'aimes pas, est-ce que tu ne tiens pas à moi, est-ce que je te suis indifférent, and then trying not to lose control, je t'aime pourtant beaucoup, je tiens pourtant beaucoup à toi, mais c'est fini, il n'y a rien d'autre à faire, il faut que tu comprennes, tu dois l'accepter, c'est ma décision définitive, this is final, fin fini point final, me quittes-tu vraiment, ne reviendras-tu vraiment pas, est-ce qu'on doit vraiment se séparer, pars-tu vraiment, me quittes-tu vraiment, and it goes on, oui oui oui, me quittes-tu, je te quitte, reviendras-tu, je ne reviendrai pas, me quittes-tu, oui, je te quitte and you know the fucking rest, but I'll tell you anyway.*
> (Homo sapienne—Niviaq Korneliussen)

Dans ***La Vallée des fleurs***, elle continue à dire la jeunesse groenlandaise, atteinte en masse par le suicide, sondant les nouvelles obscures qui jaillissent, les gouffres liés au territoires et les drames intimes qui se tissent et pètent au nez. C'est poétique et cru, ça parle d'identité, d'amour, de sexe, de solitude, de désespoir, ça dit le Groenland dans son jus bien actuel et rien que pour ça, ça mérite qu'on s'y intéresse.

> *On ne trouve pas d'explication incontestable au fait que les gens se tuent quand arrive le soleil de minuit, mais une des hypothèses serait qu'ils deviennent dépressifs quand ils dorment trop peu, une autre que, après un hiver sombre et froid, ils gagnent des forces à mesure que les journées se font plus claires et plus chaudes, mais que, lorsqu'enfin elles sont là, ils réalisent que la vie ne s'améliorera pas pour autant. Jamais.*
> (La Vallée des fleurs—Niviaq Korneliussen)



Si on reste chez La Peuplade, maison d'éditions québécoise qui donne à lire sa région et un peu plus loin au nord, on trouve par-exemple ***Nirliit***, dans lequel Juliana Léveillé-Trudel privilégie le cri de rage, avec des mots qui s'entrechoquent, pour balancer ce que son peuple blanc a fait au peuple Inuit, un genre d'ode aux laissés-pour-compte dans le village de Salluit, dans le Nunavik.

> *Instruction pour un jeune idiot qui en est à son premier séjour nordique : fais attention où tu mets ton pénis. A la grande loterie inuite, tu as beaucoup de chances de tirer un drôle de numéro. Si tu crois que la jalousie c'est mignon et si ça flatte ton orgueil de mâle, c'est parce que personne ne s'est jamais pointé chez vous avec un 12 pour te reprocher d'avoir baisé son ex. Hé oui, jeune con, tout le monde a une arme et sait s'en servir, c'est pareil comme le Far West, c'est juste un peu plus frette.*
> (Nirliit—Juliana Léveillé-Trudel)

Bon, l'idée n'était pas de dresser une bibliographie commentée (on en est loin) ni d'entamer une typologie de la littérature scandinave (tout autant). Ce billet restera donc d'humeur, avec autant de mauvaise foi qu'il peut contenir, mais avec quand même quelques tuyaux de lectures qui valent le détour si le cœur t'en dit.

Et si tu as envie de prolonger la réflexion avec quelques lectures : De l'aventure « à l'ancienne » avec ***Le Piège d'or***, texte des années 20 de James Oliver Curwood—De la noirceur tendue, tragique et captivante avec ***Aucun homme ni dieu*** de William Giraldi—Du noir social et politique, avec ***Grise Fjord*** de Gilles Stassard, à ne pas louper— De la BD fouillée et passionnante qui secoue bien avec ***Payer la terre*** de Joe Sacco— Du carnet de voyage en Alaska avec ***Vandura Hotel*** de Delphine Bucher, qu'on retrouve juste après —et plus largement, pour la littérature contemporaine, tu peux fouiller les catalogues des éditions La Peuplade, Dépaysage, ou des plus connues Gaïa...

Delphine Bucher

est fanzineuse, illustratrice, baroudeuse. D'ailleurs, c'est ce qu'elle raconte dans ses fanzines. Férue de littérature américaine, elle a commencé par retracer son périple sur les traces de ses écrivains fétiches dans *The Last Best place.* Depuis, nous avons pu la suivre en Alaska, en Ecosse, et dernièrement en Irlande. Mille projets que l'on retrouve aux éditions de la dernière chance, maison d'édition qu'elle a fondée il y a quelques années, et dans lesquels se croisent littérature, linogravure, fanzinat et grands espaces avec un certain art de la poisse redoutable. Ici un texte extrait de *Vandura Hotel*, son carnet de route dans lequel elle raconte deux mois à sillonner 9000 kilomètres en van à travers l'Alaska et le Yukon pour atteindre de cercle arctique…

Yukon Fever

Une haute forêt de sapins, sombre et oppressante, disputait son lit au fleuve gelé. Dépouillés de leur linceul de neige par une récente tempête, les arbres se pressaient les uns contre les autres, noirs et menaçants dans la lumière blafarde du crépuscule. Le paysage morne, infiniment désolé, qui s'étendait jusqu'à l'horizon était au-delà de la tristesse humaine. Mais du fond de son effrayante solitude montait un grand rire silencieux, plus terrifiant que le désespoir - le rire tragique du Sphinx, le rictus glacial de l'hiver, la joie mauvaise, féroce d'une puissance sans limites. Là, l'éternité, dans son immense et insaisissable sagesse, se moquait de la vie et de ses vains efforts. Là s'étendait le Wild, le Wild sauvage, gelé jusqu'aux entrailles, des terres du Grand Nord.

Croc-Blanc - Jack London

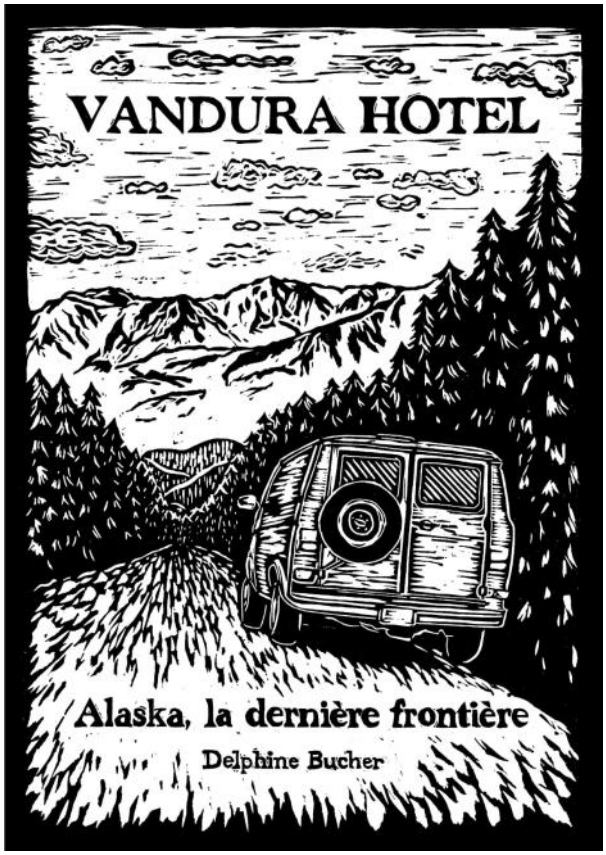
« Vous savez que Dawson c'est le lieu idéal pour les fugitifs… Mais, de quoi êtes-vous venus vous cacher jusqu'ici ? »

Dawson City, enfin, on arrive ! Il est désormais temps d'attaquer le Yukon, alors pour assurer nos arrières on fait le plein de vivres chez Walmart, pour affronter le dur, et on charge le van de denrées. Notre système de consommation fonctionne bien ; on achète peu, on consomme utile, et on cuisine nous-même la plupart des repas. On n'a pas de frigo, mais avec la température, pas besoin : tout est conservé au frais, il fait moins 20 degrés la nuit. On prépare le midi, et on réchauffe les restes le soir. On s'est armés de tasses isothermes, et on sirote des cafés brûlants, qu'on peine tous les matins à faire bouillir sur notre réchaud. Culinairement parlant, le point le plus critique de cette vie au grand air reste la vaisselle. Quelle horreur de devoir laver notre unique casserole dans l'eau glaciale de la rivière, les pieds dans la neige. Mais il faut croire que l'on se fait à tout…

La Klondike Highway nous gâte : des plaines à perte de vue, des arbres, des montagnes, une nature incroyable et un doux soleil. Des dizaines de porcs-épics et des renards montrent le bout de leur museau.

Alors que je commençais à douter de leur existence, enfin, un ours, sur le bas côté de la route, creusant pour se nourrir de racines. Mon excitation est telle que j'ai du mal à prendre des photos correctes. Un ours, ça y est ! On ne s'approche pas, et on reste dans le van, évidemment. Je suis à la lettre les recommandations des *rangers*, je n'ai pas envie de faire partie des innombrables anecdotes racontées dans les parcs nationaux commençant par « des touristes se sont approchés d'un ours… ».

Après l'ours, on aperçoit enfin un couple de *mooses,* des élans. Cet énorme animal peut faire jusqu'à deux fois la taille d'un cheval. Avec une tête un peu niaise, il faut dire ce qui est, mais qui reste très dangereux. Statistiquement, on recense chaque année plus d'accidents mortels avec des *mooses* qu'avec des ours. Ces grosses bestioles chargent sans prévenir dès qu'elles se sentent en danger. Pour les éviter, une seule technique, pas très élaborée : il suffit de se réfugier derrière un arbre, car ils ne savent pas les contourner.



On a réussi à rattraper notre retard sur le planning. C'est frustrant de vivre cette vie de semi-vagabond et de savoir que malgré tout, il y a des dates à respecter et que l'on n'a pas tout le temps qu'on veut ici. Mais si on s'impose un rythme, c'est aussi pour continuer à voyager. Il ne se passe pas un jour sans que les paysages ne nous bluffent et n'effacent la fatigue et les galères. On est seuls, toujours sans téléphone ni internet, coupés du monde extérieur. On ne sait pas ce qu'il se passe ailleurs, et il faut avouer que l'on ne s'en préoccupe pas. Ce qui nous importe, c'est que l'hiver est derrière nous, et que la vie sauvage est bel et bien là, chaque jour on aperçoit ours, élans, caribous…

Les premières impressions des alentours de Dawson City ne laissent pas rêveur. Le paysage est dévasté par des décennies d'extraction hydraulique et de recherches aurifères dans le sol. Mais la ville est jolie, faite de vieux bâtiments d'époque, de trottoirs en bois et de routes non pavées. Encore une fois une ambiance western parfaite, bien plus authentique que celle de Skagway. Un beau mélange de bâtiments abandonnés, de structures décrépies pour les touristes, et de vie pour les locaux. Il faut dire que l'âge d'or de Dawson City est loin derrière.

Entre 1897 et 1898, Dawson a vu sa population passer de quelques centaines à plus de quarante mille habitants, attirés par la découverte de gisements d'or. La légende dit que la ville s'est construite en une nuit, hôtels, banques, commerces, théâtres, cabarets, casinos et maisons closes ont poussé comme des champignons. A la grande époque, le champagne coulait à flot dans le « Paris du Nord ». La ville

s'est vidée aussi sec quand de l'or a été découvert ailleurs. Jack London en parle terriblement bien dans ses romans, et j'ai l'impression de visiter une ville qui m'est déjà familière. Un lieu de crimes, d'histoires au bord du feu, d'alcool, de prostitution, de *gold nuggets,* de la fièvre de l'or et d'indiens, dans laquelle le temps semble s'être arrêté. Quelques édifices sont restaurés, avec leurs devantures d'époque : le grand Théâtre, le vieux bureau de poste, la banque, le magasin général, le *saloon*, l'église, le salon funéraire…

Le tour de la ville est rapidement fait. On photographie les bâtiments et on se demande comment certains tiennent encore debout. Un simple coup de vent suffirait à les emporter. Un peu plus loin, on va visiter la *Dredge number 4* et la fameuse Bonanza Creek, lieu de la première découverte d'or au Klondike. Depuis le temps que je lis des romans d'aventures à ce sujet... Comme toujours, personne à l'horizon. On prend quelques heures pour chercher de l'or avec une *goldpan*, une batée, les pieds dans l'eau. La température est glaciale et les cailloux très glissants. On ne trouve que quelques pépites de pyrite, l'or des fous, mais ça brille, et c'est le principal. Il reste des chercheurs d'or ici, toujours à la recherche de ce précieux métal, mais la ville a perdu de sa superbe.

On participe à la longue soirée pour la soirée de réouverture du Diamond Tooth Gerties Hall, le casino de la ville. De la musique *ragtime*, des cuisses en l'air, du french can-can, des cris, des rires, des roulettes et des croupiers. Accoudés à des tables de poker, des mineurs, trappeurs, pêcheurs et autres *yukonites* fêtent la fin de l'hiver et s'en donnent à coeur joie. On se croirait dans un film hollywoodien, plein de personnages hauts en couleur, une immersion dans *La ruée vers l'or* de Charlie Chaplin.

Le lendemain, on se rend au Downtown Hotel. Le bâtiment massif a gardé sa façade d'origine, et de la musique *bluegrass* sort des portes en bois du *saloon*. Tradition oblige, on est décidé à boire un *Sourtoe Cocktail*, un verre de whisky qui se boit avec un orteil humain momifié. Humain, oui. Selon la légende, un mineur ayant perdu son orteil à cause du blizzard l'aurait conservé dans une jarre remplie d'alcool. Après plusieurs décennies, la bouteille a été retrouvée et sa dégustation est devenue coutume. Bien sûr, ce n'est plus l'orteil d'origine, des « accidents » sont arrivés depuis, comme ce touriste qui a fait le pari de l'avaler en 2013. Mais quand un orteil disparaît, un autre apparaît : des dons suite à des accidents, des décès ou des amputations dues au froid…

On sirote une pinte en attendant avec impatience le maître de soirée. Soudain, un vieillard tout dégingandé entre, le capitaine River Rat. C'est lui-même qui a eu l'idée de créer un *cocktail club* avec cet orteil. Un signe de tête au barman, et il part s'installer dans un coin au fond de la pièce. Il sort son attirail, puis une assiette dans laquelle il vide un tas de gros sel. Puis il déroule avec délicatesse le fameux orteil, qu'il pose religieusement au centre du tas. Il installe un petit panneau, puis un deuxième. Je suis dégoutée par ce pouce momifié mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie de participer à ce rite de passage. Je vais voir le *Captain*, il me dit d'aller remplir un verre de Yukon Jack au bar et de revenir vers lui. J'obéis en essayant de mettre mon cerveau en pause. La règle : « *You can drink it fast, you can drink it slow… but your lips must touch the toe ».* Je m'enfile le verre cul sec en prenant bien garde à ne pas avaler l'orteil. Je repose le verre, le cœur au bord des lèvres, mais je n'en laisse rien paraître. J'arrive à esquisser un sourire malgré mon teint verdâtre. Il rédige ma carte de membre, je fais officiellement partie du *Sourtoe Cocktail Club* !

Les éditions de la DERNIÈRE CHANCE

COLD WAVE

Qui dit numéro froid, dit rafraichissement des esgourdes aussi. Alors pour faire rapide la cold wave est apparue à la fin des années 70 en Angleterre, genre de division de la new wave quand il ne s'agit pas d'évoquer la new wave française. En gros c'est minimal, froid, synthétique, ça a peu fait jaser à l'époque alors que c'était quand même un virage de ouf. Pour citer de « grandes » figures, appelons Siouxsie and The Banshees, Wire, Joy Division. En France Marquis de Sade, Kas Product, Guerre Froide... Un genre qui en a vu un peu de toutes les couleurs, un peu comme le post-punk, et qui refleurit encore ici et là avec de encore nouveaux groupes qui s'en réclament ou s'en inspirent.
Bon, l'idée n'était pas ici de dresser une longue rétrospective car ceux qui connaissent n'auront que faire d'un énième historique, et ceux qui ne connaissent pas n'auront que faire d'un récap qui ne résonne pas plus que ça ou alors voudront du son pour entrer dans le vif du sujet.
Et si tu veux te (re)plonger dans tout ça de façon plus fouillée, tu peux ouvrir *Génération extrême, 1975-1982, du punk à la cold-wave*, écrit par Frédéric Thébault qui raconte tout ça par la petite porte avec des tas d'anecdotes comme si tu y étais.

Pour l'heure c'était plus marrant d'écouter des disques, alors j'ai demandé à 7 personnes qui trempent dans la cold wave de près ou de loin leur top 7. Ça part un peu dans tous les sens, il y a de la triche et quelques débordements, mais ça fait une bonne entrée en matière pour s'y (re)mettre ou découvrir des groupes. Une consigne simple, 7 albums ou EP, commentés ou pas. Go !

Fred Thébault— Le Jeune Extrême

Comme on en parlait, on commence avec lui, Fred alias Le Jeune Extrême remonte les lignes du passé à tout point de vue. Il a donc écrit le bouquin précité et rien que pour ça déjà c'était sympa d'avoir son Top7. A côté de ça, tu le retrouves entre autre sur les sites / podcast de rock indés Premonition ou Indie stories. Il y a quelques temps, il faisait aussi le presque culte PPP zine...

Il faut que je donne sept albums définis par un seul adjectif : "froid". J'en choisi donc dix et c'est déjà difficile comme ça car j'ai bien envie d'en rajouter d'autres, comme la plupart des groupes de Factory, **The Human League**, **Kas Product, Nitzer Ebb, Métal Urbain** ou que sais-je. Ils ne sont pas vraiment classés, ou alors vaguement par époque.

New Order - Dreams Never End (1980)
Composé en pleine période de deuil de Ian Curtis par des jeunes gens paumés et en quête d'eux-mêmes, Dreams Never End quitte le post-punk pour la cold-wave, un terme né avec les premiers groupes de leur label, Factory, qui va peu à peu s'étendre pour bien distinguer les groupes "sombres" de ceux que l'on qualifie alors de "new-wave" (et qui s'avèrent être de banals groupes pop). Cold-wave, parce qu'il y a beaucoup de synthés et des rythmes froids et mécaniques, un chant souvent monocorde et la perte d'importance de la basse et de la guitare. La force de Dreams Never End c'est ce qui en fait, du moins à l'époque car le groupe n'aimait pas l'album, sa faiblesse : sa production, avec la mise en retrait des guitares et l'aplatissement du son, et la négation de toute vigueur ou énergie. C'est le premier album de New Order que j'ai découvert, deux ou trois ans après sa sortie grâce au single Confusion que j'adorais et qui était au générique des Enfants du Rock (et qui est même devenu ma sonnerie de téléphone...)

Simple Minds - Empires and Dance (1980)
Quand on a 14 ans et qu'on entend pour la première fois "I Travel", le morceau qui ouvre l'album, ça vous marque à vie. Je l'avais enregistré sur cassette depuis un passage radio et je l'écoutais en boucle pour essayer de le comprendre. C'était tellement différent du reste. L'album est un chef d'oeuvre absolu et oublié. Simple Minds en avaient sortis deux autres, encore très marqués par l'influence de Bowie ou d'un rock plus "traditionnel", ici ils se lâchent, réinventent le rock grâce aux premiers synthétiseurs, créant sur des textes surréalistes des ambiances répétitives (merci Charles De Goal), des climats étranges, envoûtants et anesthésiants, car il n'y a aucune vie là-dedans. Je l'écoutais en bagnole en partant faire des virées sur les routes enneigées ! Hypnotisant et glacial.

Wire - Chairs Missing (1978)
Deuxième album de ces punks hors-normes, qui insufflent à la rage punk toute la froideur dont ils sont capables. Les morceaux sont courts, secs, tranchants, la voix de Colin Newman débarrassée de tout superflu et de toute humanité. Ce type ne chante pas, il envoûte, comme un shaman, et on se laisse glisser dans ses petites contines surréalistes avec délice. 40 ans après, ça me fait toujours le même effet.

Section 25 - Fom the Hip (1985)
Un phénomène, cet album, tout le monde l'écoutait quand il est sorti, tout le monde et surtout moi. Venus de Factory, les frères Cassidy en étaient à leur troisième album, et ils ont fait un peu ce qu'avait fait New Order avec Joy Division : aplatir le son, passer des couleurs sombres aux couleurs blanches, avec des nappes de synthés figées dans le temps et dans l'espace, pas d'émotion et des mélodies désespérément vides qui surnagent comme pour dire "on est encore vivants". Un album qui m'a fait un bien fou pendant longtemps, à l'image de sa photo de pochette qu'on aurait pu prendre sur les plateaux glacés du Larzac quand le vent souffle en hiver un froid métallique qui pénètre tous vos os au plus profond de vous-même.

Cabaret Voltaire - Microphonies (1984)
Après la musique industrielle et les expérimentations sonores synthétiques, Cabaret voltaire prend un tournant et s'essaye au funk, à sa façon. Avec eux plein de groupes froids tentent de mettre un peu de danse dans leur musique, mais ce n'est pas à un vieux singe que l'on apprend à faire des grimaces : Cabaret Voltaire fait du funk, mais un funk sans vie, complètement mort, mécanique et sordide. Mon amour pour ce groupe surpassera beaucoup d'autres pendant longtemps. Leur humour macabre, profondément existentialiste, est si froid qu'il en oublie d'être désespéré et qu'il déclenche systématiquement en moi ce rire qu'un manifeste Dada résumait si bien par cette phrase : "si tout d'un coup votre tête se met à crépiter de rire, si vous trouvez toutes vos idées inutiles et ridicules, sachez que c'est dada qui commence à vous parler". Peut-on faire plus froid que l'absence de tout sentiment ?

Charles de Goal - Algorythmes (1980)
Evidemment, quand on est devenu pote avec Patrick Blain et qu'on se balance mutuellement des vannes crétines sur Facebook, ça fait bizarre de se dire qu'Algorythmes a tellement marqué sa jeunesse. Plutôt punk, ou plutôt cold-wave, cet album ? Peu importe, mais froid certainement, et parfaitement digne de Wire ou du meilleur de toute la période. Je me souviens encore entendre résonner "ta-bleau" dans ma tête des jours et des jours après avoir découvert Algorythmes, et être tétanisé par la violence glaciale absolue de "Frédéric". Cet album était fascinant, et le premier en langue française qui soit devenu un jalon de ma culture musicale. A la même époque, je lisais "La Nausée", de Sartre, les deux allaient parfaitement bien ensemble.

Underworld - Second Toughest in the Infants (1996)
Difficile de sortir des années 80 quand on veut parler de musique froide, mais Underworld (dont on oublie souvent qu'ils ont commencé sous le nomm de Freur avec une vriae bonne grosse new-wave précieuse et alambiquée) a réussi à faire de la musique de danse, quasiment tribale, excitante et hypnotique, grâce à quelques synthés froids et à un art du séquenceur parfaitement maîtrisé. Comme beaucoup de monde je les ai découvert avec la BO du film Trainspotting et cette séquence d'ouverture, sur fond de "Born Slippy", absolument scotchante.

The Prodigy : The Fat of the Land (1997)
Petit pavé dans la mare de son époque, cet album retrouve le sens de la morgue punk, à savoir cynisme et rage, le tout enrobé de synthés hargneux et froids. The Fat of the Land est une véritable lame de rasoir. Un pont nécessaire entre la cold-wave punkoïde et la techno des années 90.

Enfin deux albums récents dignes héritiers de la cold-wave des années 80 et qui la réinventent à merveille : **"Stop and Start" (2017) de Tristesse Contemporaine**, dont je hais le nom ridicule mais dont l'aspect désabusé, monocorde et froid comme de la pierre renoue avec perfection avec l'ambiance "d'époque", et **"Signal" (2019), premier album d'Automatic**, le groupe de Lola Dompé, fille de Kevin Haskins de Bauhaus. Mais j'aurais pu piocher dans la discographie de **Teenanger, Total Control, Girls Names, The Wants, Deep Tan**... autant de nouveux venus bien dans leur époque, celle des pandémies mondiales, de la menace d'une guerre totale et de la planète qui agonise.

Patrick Blain—Charles de Goal

Fred le cite dans son top et ce ne sera pas le seul alors on l'appelle à la barre, Patrick Blain, chanteur et guitariste des groupes C.O.M.A., Charles de Goal et Danse macabre, et qui à côté de ça doit connaître à peu près tous les groupes de la Terre et plus loin encore.

Bauhaus - Bela Lugosi's Dead (à le faire retourner dans sa tombe)
Joy Division - Closer (bien plus sombre que le 1er)
Wire - 154 (ne serait-ce que pour le glaçant 'The other window'
Cure - Faith (glauque)
Siouxsie & the Banshees - The Scream (le feu sous la glace)
Et 2 albums ne faisant pas partie du mouvement mais à ne pas écouter quand on est déprimé sous peine de sauter par la fenêtre :
Lou Reed- Berlin (décadence faisant froid dans le dos)
Peter Hamill - Over (sur la fin d'une relation amoureuse

DJ Nash

Nash est DJ sur Paris, spécialiste en ambiances post-punk new-wave cold wave goth punk wave-truc. Si tu cherches un endroit où te bouger le popotin efficacement sur Paris, il faut la suivre à la trace. Elle a aussi fait partie de plein de groupes (Wallenberg, Elvira and the Bats, BA.13 et en ce moment elle joue dans le groupe de post-punk Plomb, entre autres projets sous le coude.

GLORIOUS DIN "Leading stolen horses" évoque une sorte de sonorité singulière dorée
JOY DIVISION "Still" première rencontre avec ce groupe
SIGLO XX "Re-released 80-82" contient toute l'essence du groupe
MINIMAL COMPACT "Deadly weapons" ce groupe est un velours auditif
SECTION 25 "Always now" froideur et distance
VICE "Vice" Un petit bijou de son froid et cristallin
LES PROVISOIRES "Loin de la plage" Un précieux

Emmanuel —Nordwaves

Si tu cherches une info cold, wave, synth, minimal, post punk, punk, indus, goth… du Nord de la France, c'est là qu'il faut aller. Une mine d'infos et d'archives ! Il a également sorti la compil Transmission Nordwaves chez Infrastition il y a quelques années, indispensable pour découvrir les « classiques » alternatifs du Nord… Il avait également co-fondé le feu label Brouillard Définitif, qui a notamment réédité Seconde chambre, Ligne d'Hiver, Neva, et accompagné le retour de Guerre Froide à sa reformation en 2006.

Clair Obscur - The Pilgrim's progress
Charles de goal - Algorythmes
Guerre Froide - le EP "Berlin"
Joy Division - Closer
Passion Armée - Passion armée : le vrai coup de coeur des années 2010. Une cold wave/post-punk teintée de bérus... Séparés trop tôt !
Trisomie 21 - Le repos des enfants heureux
Depeche Mode - Construction time again/Black celebration : leurs deux albums les plus "cold"

Stan—Triniti / Meidosen records

Asylum Party "Borderline" (Lively Art-1989)
Cocteau Twins "Garlands" (4ad-1982)
Joy Of Life "Enjoy" (NER-1985)
Mecano "Entitled" (Torso-1981)
Minimal Compact "One By One" (Crammed Discs-1982)
Modern English "Mesh & Lace" (4ad-1981)
Section 25 "Always Now" (Factory Records-1981)

Stan pilote l'asso Trinity qui organise des soirées et concerts sur Cherbourg , le webzine d'actu culturelle du même nom et le label minimal wave Meidosem records qui vient notamment de sortir un joli coup double avec les tout derniers albums de Guerre Froide et Martin Dupont ! On y croise aussi Opera Multi Steel, Denner ou Collection D'Arnell-Andrea.

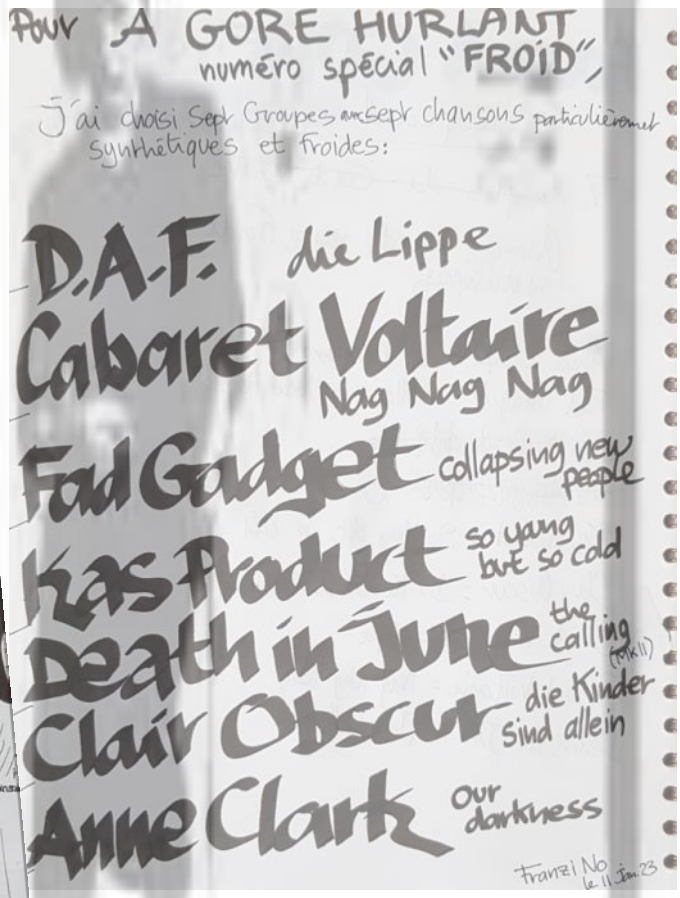
Fabrice —Frustration

Frustration c'est un peu l'incontournable de la scène post punk cold wave française d'aujourd'hui. On pense à Joy Division, Crisis ou juste à eux, on saute partout à leurs concerts et à la fin on sent la bière.

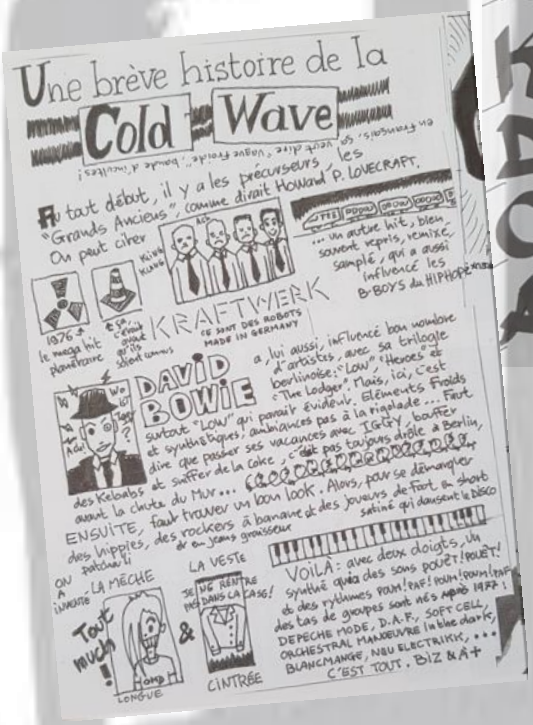
Death in June - Fields
Siglo XX - Factory
The Flowers - (Life) after dark/original A side
Section 25 - New Horizon
Crispy ambulance - Four minutes from the front line
Minny pops - Goddess
Above the ruins - Progress

Franzi No—Tweed & Pop

Franzi fait des fanzines et de la musique. Il a notamment joué dans le groupe punk minimal WSF, publié le fanzine Topographie des erreurs et sort maintenant le fanzine havrais Tweed & Pop qui vient sortir son 10e numéro avec à chaque fois des conseils lecture, musique et un épisode de son roman feuilleton. Dans Topographie des erreurs, il a notamment rédigé une brève histoire de la cold wave.



Et bien te voilà prêt.e à faire entrer la vague de froid en toi. De mon côté je te recommanderais Guerre Froide *Berlin* ou *Angoisses et Divertissements*, Passion Armée du cold punk qui envoyait du lourd noir glacé, XMal Deutschland indétrônables toujours, Seconde chambre, Charles de Goal, forcément, les plus confidentiels Les Maîtres (K7 rééditée chez Infrastition) ou Near Death Experience, on tire plus sur la batcave mais c'est génialissime et surtout très froid « Et je descends dans les catacombes… ». Et depuis quelques mois on peut aussi se réjouir d'écouter, plus cold punk que cold wave ok mais cold quand même, Oi Boys, Rancœur ou la chouette démo d'Arrêt « Pandemonium ».



Et sinon, tant qu'à rester dans le froid, en 1980 sur Amiens, les membres du groupe Guerre Froide montaient le label Cryogénisation report pour sortir leurs K7 ou celles de leurs groupes annexes (Gegenacht, Pour l'Exemple) et leur fanzine Interprétation Subjektive. En 2011, le label Infrastition réédite l'ensemble des prod du label en version CD dans un **Cryopack** de toute beauté hommage au label.

CRYOGÉNISATION

Mourir ; dormir ; dormir, rêver peut-être. C'est là l'obstacle. Shakespeare (Hamlet)

Le froid peut te faire passer un sale quart d'heure, voire même t'anéantir, mais sous contrôle et moyennant un compte en banque bien garni ou une belle valise de billets, il est possible de tenter de rester au frais en espérant réapparaître lorsque les gens du futur le décideront, pour la science ou pour garnir un ragoût, qu'il s'agisse d'attendre des jours meilleurs ou d'investir une autre planète.

La cryonie, ou cryogénisation consiste à conserver des corps à très basse température, les plonger dans un état de congélation profonde, afin de patienter jusqu'à ce que les avancées scientifiques permettent de jouer les prolongations. Si plusieurs stratégies ont été élaborées, aucune ne s'avère pleinement satisfaisante, des cellules morflent toujours au passage et l'idée n'est pas de devenir le légume du futur.

Cryonie, mode d'emploi. Concrètement, le corps doit être vidé de son sang pour être remplacé par un liquide cryoprotecteur. Il s'agit de la vitrification qui permet de conserver le corps sans dommage. Le corps cadavérique est ensuite prêt à être refroidi, objectif -196° atteint en une dizaine de jours. Le corps est placé dans un sac de couchage adapté, refroidi très progressivement puis plongé dans un bain d'azote liquide. Le stockage se fait ensuite dans des cuves, à la verticale, tête en bas.

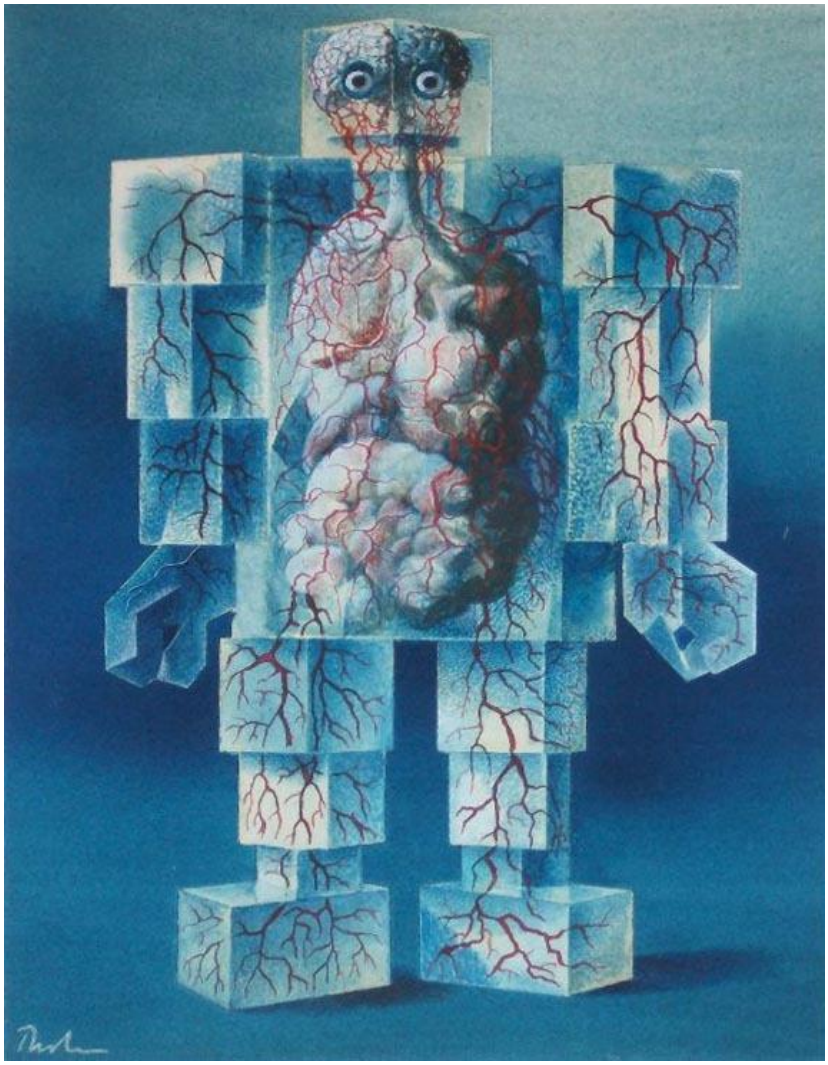
Si la pratique est interdite (ou en tout cas pas proposée) en France, il est tout à fait possible de se faire cryogéniser aux Etats-Unis, en Russie ou en Chine, à condition d'être en état de mort légale et en Europe une boîte allemande est au taquet. Les tarifs sont très variables... Aux Etats-Unis, il faut compter 200.000 euros pour un corps, 60.000 pour le cerveau uniquement. En Russie 30.000 euros le corps, 12.000 pour le cerveau.

Dans la rubrique faits divers, retour sur l'affaire Martinot qui a fait jaser l'Anjou et un peu plus loin dans les années 1980-2000. Dans les années 60, le docteur Raymond Martinot se passionne pour la cryogénisation. Il fait l'acquisition d'une machine frigorifique pour sa suite et y place finalement son épouse, décédée prématurément en 1984. A l'époque, il demande l'autorisation d'inhumer son épouse dans la crypte du château qu'il occupe du côté de Doué-la-Fontaine sans s'épancher sur les conditions d'inhumation. Lorsque quelques mois plus tard, une panne d'alimentation du caisson ébruite l'affaire, l'expérimentation fait grand bruit mais l'épouse reste sagement dans son caisson. Au décès de son père en 2002, le fils Rémy Martinot le place dans le congélateur aux côtés de sa mère mais l'affaire prend de l'ampleur et il entre en bataille juridique avec le Tribunal de Grande Instance de Saumur pendant plusieurs années. En 2006, alors que l'histoire commence franchement à sentir de roussi, l'endommagement d'un câble d'alimentation prive le congélateur de courant coupant court à l'expérimentation. Les époux Martinot sont incinérés en 2006, l'atmosphère s'est un poil réchauffée...

L'histoire commence en 1962 avec le physicien Robert Ettinger qui s'intéresse au transhumanisme et à l'immortalité et publie le premier livre sur la cryogénisation avant de fonder, 14 ans plus tard une entreprise spécialisée dans le refroidissement corporel. Décédé en 2011, il a testé son procédé sur lui-même ainsi que sur ses épouses. Si l'avenir lui donne raison, les retrouvailles seront sympas. En 1967, le corps du psychologue et universitaire James Bedford est cryogénisé. Ce n'est pas le premier mais de l'époque c'est le seul à être toujours conservé.

viande froide—chair fraîche—mettre au frais—jeter un froid— prendre l'air— qu'il dorme en paix

Dans le milieu médical, depuis 2019 aux Etats-Unis des essais sont menés auprès de patients plongés en biostase, un état qui se situe entre hibernation et cryogénisation. Un « arrêt réversible de la vie » qui permettrait d'allonger le temps à disposition pour des opérations délicates suite à un grave trauma. Si l'hibernation ralentit le métabolisme, la biostase le fige complètement, dans l'idée de le redémarrer tel quel après avoir procédé aux soins. Dans la méthode, on est assez proche de la cryogénisation puisque le sang du patient est remplacé par une solution saline qui fait baisser rapidement la température du corps à 10-15° et suspend quasi complètement l'activité cérébrale. Les médecins disposent ensuite de 2h pour les interventions médicales nécessaires avant que le corps s'endommage. La réanimation peut ensuite se mettre en place et le corps entrer en processus de réchauffement.



Karel Thole

Un peu comme le don d'organes, le tout se prévoit en amont. Il faut faire fissa car il ne faut pas dépasser 14h après la mort clinique. L'activité est très décriée dans le corps scientifique, les uns pointant les limites, les autres brandissant des solutions aussitôt retoquées. Car la mise au frais ressemble finalement à une belle partie de rigolade face au réveil aux promesses un peu mitigées. Endommagement des cellules, cristaux de glace dans les tissus, manque d'oxygène, toxicité... finalement pour les plus tentés, la neuroconservation semble la plus sage, avec un corps tout neuf à la clé ou une machine parlante (welcome to the twilight zone), option moins coûteuse, stockage facilité et risques de dégénérescence du corps écartés, c'est la cryonie à portée de main ou presque.

Un grand flou entoure la durée de conservation optimale et ceux qui ne veulent pas risquer de finir en mode cerise à l'eau-de-vie ou en glace éventée peuvent désormais opter pour le clonage, autre parade à l'immortalité moins rafraîchissante mais somme toute plus glaçante.

Les Cryocombes, voilà comment ils appelaient cet endroit dont les couloirs sinueux serpentaient sur des kilomètres sous la ville, à en croire la rumeur. Les bâtiments propres et neufs des nouveaux mausolées de la frontière occidentale de la ville – la zone qu'on avait baptisée la Cryopole – n'étaient pas les seuls : il fallait y ajouter tous les vieux complexes dispersés dans la ville et ses entrailles. Ils remontaient à cent cinquante, voire deux cents ans, certains encore opérationnels et d'autres évacués et abandonnés.

Loïs McMaster Bujold, Cryoburn
(La saga Vorkosigan)

CHINI LABS
CHINS
NITRO ICE-CREAM
Le whisky sent la punaise écrasée
BACK
"Deux de mes chèvres ont une enflure des genoux. Est-ce de l'arthrite ? Que faire ?" L.T. [redacted].